

HISTOIRES DU PAYS BEEMBE

B. GUILLOT* et A. MASSALA**

RÉSUMÉ

Le recueil et l'analyse des traditions orales permettent de comprendre comment l'ethnie Beembe s'est installée à son emplacement actuel. Ce peuple venait, comme tous les groupes Kongo, de l'ancien royaume de Kongo Dia Ntotila. La vie quotidienne avant la colonisation y apparaît dominée par la traite des esclaves, qui explique la fréquence des guerres villageoises et l'âpreté des mœurs. Les cultes villageois sont très nombreux et très riches, et certains tout à fait originaux, comme celui des miziri, sortes de momies. D'autres cultes ont été empruntés aux ethnies refoulées lors de la migration. Le plus important, le mukomo, consistait en rites de protection du village et des guerriers lors des combats. C'était une spécialité des teke-laali, (sous-groupe teke) qui en avaient d'ailleurs souvent gardé le monopole.

SUMMARY

A collection and analysis of their oral traditions enables one to understand how the Bemba ethnology became established in its present habitat. The people, like all the Kongo groups, came from the ancient kingdom of Kongo Dia Ntotila. Life prior to their colonization seemed to be dominated by a traffic in slaves which would explain the frequency of village wars and the brutality of their customs. Village cults are very numerous and rich, some being entirely original such as that of the miziri, a sort of mummy. Others are borrowed from ethnical groups driven back at the time of the migration. The most important, the mukomo, consists of protection rites for the village and for the warriors going into battle. This was a speciality of the teke-laali (a subgroup of the teke) who, moreover, often exercised it as a monopoly.

PLAN

- I. — ORIGINES ET PEUPLEMENT DU PAYS
- II. — LA VIE QUOTIDIENNE AVANT LA COLONISATION
 - A. — Vie économique
 - B. — Les villages et les cultes du terroir
 - 1 Les villages
 - 2 Les cultes du terroir

* Géographe ORSTOM.

** Agent technique au Centre ORSTOM de Brazzaville.



FIG. 1. — Croquis de situation

- C. — Guerre et esclavage
 1 Les causes des guerres. L'esclavage
 2 Le déroulement des guerres
 3 La conclusion des conflits
- D. — Les féticheurs

RÈGLES DE TRANSCRIPTION

Les termes vernaculaires sont transcrits de telle sorte qu'ils puissent être lus sans difficulté. Nous avons écrit les ethnonymes comme les ont prononcés nos informateurs et dans le cours de notre texte comme le demande A. JACQUOT, sauf pour le terme Kongo, auquel nous donnons cette forme lorsqu'il désigne les descendants des habitants de l'ancien royaume de Kongo. Nous n'avons pas modifié l'écriture des noms de personnes ou de lieux employés par l'administration.

Nous avons observé les règles suivantes :

- u : ou comme en français mou
 g : gu comme dans guerre
 w : ou comme dans fouet.

Nous avons gardé à toutes les autres lettres leur valeur habituelle, étant entendu qu'elles sont toutes prononcées. Enfin, les langues bantoues comme le kibeembe emploient des préfixes pour désigner le genre, le singulier et le pluriel. Il s'ensuit que pour l'analyse des mots seul compte le radical, qui, lui est invariable. Nous aurons par exemple *muziri*, la momie et *miziri*, les momies ; *kidende*, la plaine et *bidende*, les plaines, etc.

Établi d'après des documents recueillis dans les villages, à partir de ces histoires que racontent les anciens le soir autour du foyer, au « mbongi » (1) ce texte a seulement pour but de livrer des éléments d'information sur l'ethnie beembe. Celle-ci a été très peu étudiée jusqu'ici alors qu'elle offre un grand intérêt par sa position au contact des trois grands ensembles de populations installés dans ces régions : kongo venus du sud, « gabonais » (kota, nzabi, etc.) au nord représentant l'avancée extrême de la grande « avalanche » (2) de peuples provoquée par la pression des foulbe et des soudanais, enfin autochtones teke à l'est.

Le but final de notre enquête était l'étude du système agraire local et nous avons surtout cherché à connaître l'organisation sociale et politique, de façon à isoler des communautés susceptibles de constituer autour d'elles des terroirs bien définis représentatifs de l'organisation agraire. L'histoire des villages a donc été privilégiée, de même que la collecte d'informations concernant tous les cultes dits « du terroir ».

Nous présenterons successivement ce que nous avons pu apprendre sur les origines et le peuplement du pays, et sur la vie quotidienne avant la colonisation. Nous laisserons la plupart du temps la parole à nos informateurs, en citant les textes les plus significatifs. Nous joignons en annexe une carte où sont situés les villages où nous nous sommes arrêtés et la liste des personnes interrogées. Il est bien évident qu'on pourrait obtenir beaucoup mieux et plus de la tradition orale en y consacrant davantage de temps (3).

(1) Hangar où se réunissent les habitants d'un même quartier.

(2) ANDERSSON, (1953), p. 30.

(3) Nous tenons à remercier tout particulièrement M. MAHOUNGOU pour l'aide bénévole très précieuse qu'il nous a apportée.

I. — ORIGINES ET PEUPLEMENT DU PAYS

Les Beembe sont un fragment du Groupe Kongo. Sur ce point tous nos interlocuteurs sont d'accord. Ainsi s'exprime le chef de canton de Nguiri : « *D'après leurs dires, les ancêtres (1) sont venus de Kongo Dia Ntotila (2). Quand ils eurent quitté cet endroit ils arrivèrent à Mindouli. Ils y trouvèrent les Bahangala et les Bacongo. Ils traversèrent le pays des Mikengue et ils parvinrent à Mouyondzi...* » De même à Kintouari : « *nous les Bahandi (3) nous sommes restés au moment où nous sommes arrivés de Kongo Dia Ntotila* ».

A part cette affirmation nous n'avons rien pu savoir de précis sur les péripéties des déplacements, ni sur les endroits traversés et les haltes effectuées en cours de route. D'après le récit de Nguiri certains seraient passés par Mindouli et aurait dû poursuivre plus avant, le pays étant déjà occupé : *ils y trouvèrent les Bahangala...* Aucune indication de date ne peut non plus être retenue.

Les motifs de la migration sont un peu mieux connus, et c'est à Kintouari qu'ils nous ont été les mieux décrits :

« *Quand nous nous apercevons que l'emplacement où nous voulons fonder le village est trop exigü les aînés se promènent et parcourent la terre à la recherche de plaines. Celui qui en découvre une retourne chercher ceux qu'il a laissés derrière lui et leur dit : « Ici d'autres peuvent nous remplacer car le pays est trop accidenté, allons construire là-bas ». Lorsque ceux qui sont venus ici ont vu cette savane ils s'y sont installés... Nous nous sommes dispersés chacun de notre côté, chacun suivait son chemin. Là où nous nous sommes installés en premier lieu c'est au bord du Niari, à Kimuanda, le village de Kinkita ; avec ceux-là nous sommes deux Bahandi (4).*

Nous sommes venus ensuite à Masanga ; puis nous nous sommes approchés d'ici, cherchant une plaine où nous pourrions construire. Après un parcours nous dormions, un parcours et nous dormions sur les plateaux... Les aînés attachaient leurs moutêtes (5) et nous croyions qu'ils allaient en promenade alors qu'ils cherchaient une terre où ils pourraient vivre avec leurs cadets... »

« *Les ancêtres nous racontaient dans leurs récits la façon dont ils sont arrivés ici après avoir quitté Kongo Dia Ntotila. J'ai entendu dire que les premiers hommes sur cette terre ont été les Balinga et les Babongo (6), puis les Batéké les ont suivis. Nous, après être partis de Kongo Dia Ntotila, chemin faisant nous construisions partout où nous passions. Quand les Batéké ont vu qu'il y avait maintenant beaucoup de monde... ils sont entrés dans la forêt... Nous, les Beembe et les Sundi, les suivions, les suivions, les suivions, mais hélas ceux qui étaient restés en arrière, et même ceux de Kongo Dia Ntotila nous poussaient en avant et s'approchaient de plus en plus des savanes et des plaines où ils allaient s'installer. De même nous aussi nous avançons puisqu'il y avait là-bas trop de montagnes, ainsi nous avons traversé le Niari pour chercher des terrains plats où il se pouvait que nous puissions avoir où construire. Voilà pourquoi quand les ancêtres venaient... ils allaient prospecter à la recherche de bonnes savanes. Quand ils découvraient une plaine ils repartaient chercher ceux qui étaient restés : « allons nous installer là-bas, j'ai découvert une terre meilleure que celle où nous som-*

(1) Traduction du terme *bakutu*, littéralement « les grands ». Suivant le contexte il désigne soit les ancêtres comme ici, soit une classe d'âges, celle des personnes âgées (40 ans et plus) que nous appellerons les aînés par opposition à celle des cadets (*bilesi* « les petits »). De plus, employé au singulier (*mukutu*), il réfère au détenteur de l'autorité, à l'aîné d'un groupe. Nous dirons simplement « l'aîné ».

(2) Dénomination de l'ancien royaume de Kongo.

(3) Nom d'un clan.

(4) C'est-à-dire deux branches du même clan Bahandi.

(5) Sorte de paniers que l'on porte sur la tête.

(6) Pygmées.

mes, où nous nous suffirons avec nos cadets... *Et ceux qui étaient restés en arrière, se disaient : « suivons ceux qui sont partis là-bas pour que nous voyions où ils sont ». A leur arrivée ils prospectaient aussi... »*

C'est donc la pression démographique qui a provoqué les déplacements, au niveau des villages, quand l'emplacement devenait trop exigu, et pour l'ensemble du Groupe Kongo, le mouvement étant général même pour ceux qui étaient restés dans la région centrale de l'ancien royaume. La recherche des plaines (*Kidende*) a accéléré la fuite en avant, la traversée du Niari ayant été apparemment décidée dans ce but, et c'est sans doute la raison pour laquelle les Beembe ne se sont pas attardés dans les collines qui forment l'actuel pays mikengue, par ailleurs nettement moins peuplé que les plateaux voisins de Mouyondzi.

Le partage du pays s'est effectué peu à peu, par l'occupation effective du territoire, chaque clan prenant à son arrivée possession d'une étendue de terre aussitôt délimitée : *« dans cette terre où vous êtes restés, entre vous et les Miniangi la limite est là, entre vous et les Bahandi la limite est là » (Kintouari).*

Une fois arrivés dans la région les divers groupes ont continué à diffuser dans toutes les directions en partant d'une base commune coïncidant avec la ligne continue de plateaux qui s'étend d'ouest en est de Kengue à Kintouari et Kinkoula. Le détail de ces dernières migrations est beaucoup mieux connu et plus intéressant car il permet de se faire une idée de la forme qu'elles prenaient. Le mieux pour les saisir sur le vif est de recourir à l'histoire des villages et des clans :

« quand nos ancêtres ont quitté Kongo Dia Ntotila il y avait les clans mimfiku, mibuantsi et beaucoup d'autres... A leur arrivée les Mimfiku se sont installés à Kimfikou (1), chez Ngangoyi (lieu non identifié). Ils se sont séparés encore et ils sont maintenant à Kimfikou. Ils se sont séparés encore et certains ont traversé (la Bouenza) pour venir ici... Ils sont allés à Yamba, d'autres sont allés à Moudzanga. Puis ils sont venus construire (2) ici, en donnant au village le nom de Nguiri, il s'agit en réalité de Kimfiku mais on l'a appelé Nguiri. D'autres sont allés à Kimvembe, d'autres encore à Kimfikou » (fig. 2).

La traversée des rivières posait quelques problèmes, les Beembe ignorant tout de la navigation, et il fallait recourir à des spécialistes installés en quelques endroits bien connus :

« ils traversaient donc avec des radeaux construits en liant ensemble des parasoliers parce qu'ils ne savaient pas tailler les pirogues... Pour la traversée il fallait donner un fusil de quatre chapeaux (3) comme « mbandu kiabu » (prix du passage) aux propriétaires du radeau ».

De même les habitants de Kiélé sont venus de Kimbundi, l'actuel Madinga, où s'était d'abord implanté leur clan (4). De là certains ont franchi la Bouenza pour venir à Nganda, à Kiélé, à Kimvembé et de nouveau à Kiélé. D'autres ont dû au contraire rebrousser chemin :

« — Puisqu'il y a ici des Mimbundi pouvez-vous nous dire d'où ils viennent et pourquoi ils sont venus ?

— Ils étaient tous à Lulo, au-delà de Kipeni. Là-bas il y avait peu de place et ils sont allés construire à Busaka près de Mouyondzi. Ils se sont multipliés puis quelqu'un tomba malade et ils donnèrent un porc pour honorer les fétiches (5). Puis ils déclarèrent : « nous avons quitté cette terre là-bas, aussi lorsque

(1) Littéralement « village des Mimfiku ». Le préfixe *ki* indique ici le lieu où est implanté le clan. On aura de même Kimbundi « village des Mimbundi », Kiniangi « village des Miniangi », Kibunda « village des Mibunda », etc.

(2) Traduction littérale du verbe *kutunga*, expression imagée pour traduire l'action de fonder un village. D'après LAMAN le substantif *tunga* signifie : poteau de mur, maison, cabane, hangar.

(3) Unité monétaire : « deux chapeaux de poudre de chasse que l'on verse quatre fois », soit huit fois le contenu d'un chapeau. C'était le prix d'un fusil, d'où son appellation.

(4) Et qu'ils ont quitté parce qu'il y avait trop de guerres dans ce secteur. L'ancêtre de Kiélé a découvert le site où il devait émigrer (Nganda) en allant vendre des esclaves du côté de Madingou.

(5) Nous parlerons constamment de féticheur et de fétiche pour traduire les expressions *nganga* et *bunganga*.

vous aurez tué ce porc vous le partagerez entre les clans. *Mposi et Muyabi Ngirika* (1) forment un nguri (sous-clan), *Niama Kimpuri et Mbungu Mupati* un autre, *Mukoko Yolo et Nguayoyo Malongo* un autre, soit trois nguri». Les enfants ne comptent pas, et *Muyabi Ngirika* est avec *Mposi* c'est-à-dire que celui de *Matolo* va avec celui de *Ntsangou*. Vous êtes donc en tout six mères (2) soit deux par nguri. Vous étiez d'abord là-bas à *Bannionsi* lorsque *Nguayoyo Malongo* se leva pour aller à la chasse. Il vint ici et dit : « *Mukoko Yolo* tu peux rester là car j'ai découvert une terre ». Ils vinrent là où se trouve la maison de *Kanga*, et où, à la mort de *Nguayoyo Malongo* on creusa un trou de fête (où l'on jetait les esclaves les jours de fête). Vous étiez d'abord à *Bannionsi* et vous êtes venus habiter là en prétextant que les *Mimandu* n'occupaient pas la terre » (*Manguembo*).

Dans ce texte les causes de la séparation et celles qui ont provoqué les migrations sont nettes : « il y avait peu de place, ils se sont multipliés ». Les prétextes sont fort divers ; ici c'est quelqu'un qui est tombé malade, ailleurs on se bat autour des défenses d'un éléphant :

« — Pourquoi les *Bahandi* se sont-ils séparés, les uns habitant ici et les autres à *Mangantsa* ?

— Nous étions à *Nkamba*, et nous nous sommes séparés à cause d'une défense d'éléphant. Nous nous étions d'abord installés à *Mpandi* de *Nkayi* puis nous avons bâti à *Nkamba*. C'est là que notre aîné *Mpulu Ndulu* tua un éléphant, et nous nous battîmes pour avoir ses défenses. Quatre personnes moururent. Celui qui créa *Mangantsa* c'est *Mampia Mabikele*. *Kibangu Muyitu* créa *Makala* et *Kimbimi*; *Mbungu Kongo*, *Ntsanga*; *Mbungu Nzombo*, *Kintouari*; *Niangi Masuangi* construisit avec les gens de *Boussoumouna* puis il passa à *Mpandi Mapa*... Il y a donc 13 villages qui sont issus de notre mère, et nous sommes tous du même clan, issus d'une même femme ».

Enfin l'emplacement des nouveaux villages était souvent choisi à la suite d'une partie de chasse. C'est ainsi que les habitants de *Kiéle* ont décidé d'occuper le plateau où ils se trouvent aujourd'hui. La plupart du temps une partie du groupe restait sur place, mais quelquefois tous s'en allaient, en gardant cependant des droits sur le territoire abandonné. Celui-ci pouvait par la suite être acheté par d'autres, le paiement se faisant en têtes de bétail : poules, chèvres et porcs.

Des contestations pouvaient surgir là où la pression démographique était trop forte, et elles se réglaient par des guerres. Les habitants de *Bandzangui*, n'ayant pas accès à des points d'eau, étaient ainsi constamment menacés par les *Mimbundi* :

« que nous avons souffert chers neveux, nous n'avions pas de place où demeurer car les gens du clan *mimbundi* ne voulaient pas de nous. Ils disaient : « y a-t-il un membre de votre clan qui soit originaire d'ici ? » Nos ancêtres habitaient au milieu de la forêt que vous venez de traverser. Le village s'appelle *Kipeni* : « *bukama mapa, bukaba malu* » c'est-à-dire « les habitants partagent le vin entre eux mais ne partagent pas l'eau », car il n'y a pas de rivière, seulement des mares, celle de *Mabiki* et *Kanga Nguba*. Ils devaient même se laver les mains avec du vin. Voilà pourquoi nous disons que les *Mimbundi* ne voulaient pas de nous. Nos aînés habitaient donc là où vous êtes passés, ils étaient entourés de *Mimbundi* qui ne voulaient pas qu'ils restent là ».

Certains étaient même obligés, à la suite de plusieurs essais infructueux de fixation en savane, d'aller se réfugier en forêt, comme les ancêtres de *Makoungou*, du clan *miniangi* :

« Nos ancêtres habitaient le pays *beembe* à *Kiniangi*, près de *Soulou*. Il y eut des guerres et ils durent se battre contre leurs voisins ; ils se dirent : « nous ne pouvons plus rester ici ». Ils partirent donc à *Bouenza*, trouvèrent cette plaine à leur gré, et s'y installèrent. Après avoir vécu longtemps là ils eurent une nouvelle

(1) Noms d'ancêtres.

(2) *Nguri* en *Kibeembe*. Le système familial étant matrilinéaire il s'agit de l'ancêtre du lignage.

guerre avec les Minguala (1). Ils vinrent alors dans la forêt; nous sommes allés dans la forêt, nous étions des Beembe comme les autres mais nous sommes maintenant devenus des habitants de la forêt, nous sommes allés vers nos amis Miniangi (village Kiniangui), car ceux-ci n'allaient pas nous laisser errer sans nous montrer un endroit où nous puissions construire. C'est ainsi qu'ils occupèrent l'ancien village où vous êtes allés».

Le cas extrême est fourni par les ancêtres de Kikaya, qui ont dû demander asile à un village d'une ethnie voisine, qui leur a offert un emplacement et a contracté alliance avec eux :

« Nous venons de la terre ntsibili. Il y avait des guerres et les ancêtres décidèrent de partir. Nos pères sont donc venus ici. A leur départ ils étaient Beembe et nous sommes maintenant des Lari (2). Ngasa leur demanda de se marier avec les siens, ce qui se fit... Quand ils eurent construit, on les appela des Mikaya... »

Habituellement les traditions sont muettes en ce qui concerne les occupants antérieurs éventuels. Interrogés à ce sujet certains orateurs affirment avec insistance que ce sont leurs ancêtres qui ont « découvert la terre » : *« ce sont ces mbongi (3) qui ont découvert cette terre. Quelque temps après ils ont donné naissance à nos grands-parents... et ils se multiplièrent sur cette terre. Cette terre est donc la nôtre, elle n'est pas à d'autres, elle a été laissée par mes grands-parents »* (Manguembo).

D'autres admettent la présence des Téké et des Pygmées, et justifient leur prise de possession par le fait (sans doute réel) qu'il n'y avait pas occupation effective du pays, qui servait uniquement de terrain de chasse. C'est en tout cas ce que l'on peut déduire du récit de Kintouari :

« — Les Babembe et les Bateke se battaient-ils entre eux ?

— Il faut dire que lorsqu'ils sont arrivés nos ancêtres Babembe n'ont pas rencontré les Babongo (4), ni les Bateke. Ceux-là ne faisaient qu'aller, aller, mais la terre qu'ils occupaient, ils l'occupaient ici, ils se levaient et partaient, ils l'occupaient là, se levaient et s'en allaient dans la forêt. Quand ils trouvaient la forêt ils se disaient : « nous sommes arrivés dans la forêt, là où il y a de la nourriture, de l'eau et de la viande à manger puisqu'il y a des animaux ». S'ils ne trouvaient pas la forêt ils ne faisaient que passer, passer, passer. Ils étaient en quelque sorte des gens qui créaient des chemins, comme Monsieur Antonetti (5) a créé le chemin de fer et est mort après l'avoir créé pour le bien de ceux qui possédaient la terre. Ils occupaient d'abord les plateaux, ces plateaux là, mais puisqu'ils n'avaient pas la forêt qu'ils cherchaient ils ne faisaient que passer, passer, passer... Nous, nous ne faisons que suivre, suivre, ce sont donc eux qui créaient les pistes, et c'est alors nous qui les remplacions. Ils étaient comme des ingénieurs qui nous précédaient. Et comme ils n'ont pas l'habitude de rester dans la savane où il n'y a pas de nourriture pour eux, quand ils eurent vu que dans la forêt où ils étaient entrés il y avait des biches, des antilopes, toutes sortes d'animaux, et des silures (6) dans les eaux, ils se dirent : « Ah ! maintenant nous avons notre place ici. Quant à la savane, l'essentiel est que nous leur ayons servi d'ingénieurs ». C'est comme cela que la terre s'est peuplée ».

(1) Ou habitants du village Kingouala.

Pour le repérage des villages se reporter à la carte des migrations.

(2) Teké-Laali.

(3) Le terme *mbongi* est ambigu. Il désigne en même temps le groupe de résidence rassemblé autour du hangar également dénommé *mbongi*, et par extension le quartier.

(4) Dénomination de certains pygmées.

(5) Ancien Gouverneur Général de l'A.E.F.

(6) Sorte de poisson.

Il semble que l'on puisse reprendre pour l'essentiel le style de rapports entre les Pygmées et les Beembe tel qu'il est décrit ici. Nous serons plus circonspects en ce qui concerne les Téké. Il est certain que ceux-ci ne devaient pas être très nombreux dans la région et qu'ils l'occupaient très peu. Peut être n'utilisaient-ils le terrain que comme parcours de chasse. Néanmoins une des affirmations au moins du témoignage sur eux est fausse, car les Téké utilisent couramment les savanes pour y faire des champs. Nous avons vu non loin de là, à Moukomo, établir en petite saison sèche de magnifiques buttes carrées utilisant à la fois l'écobuage par incinération des chaumes et l'enfouissement en vert des herbes, ce qui dénote une belle aptitude à utiliser ce genre de milieu. Il ne semble pas cependant qu'il y ait eu de lutte armée entre les deux peuples, mais très probablement un métissage assez accentué. K. LAMAN le signale à propos de la langue (1) et nous en verrons des exemples plus loin à propos des cultes du terroir. La progression des Beembe a dû se faire aux dépens des Téké d'une façon analogue à ce qui s'est produit plus à l'est en pays laadi, par infiltrations successives jusqu'au moment où les premiers occupants, environnés de toutes parts et privés de leurs terrains de chasse, préféraient plier bagage et se retirer plus en arrière. Le même témoin rectifie d'ailleurs dans notre sens autre part : « *quand les Bateke ont vu qu'il y avait désormais beaucoup de monde... ils sont allés là où il y a des forêts et de l'eau* ».

II. — LA VIE QUOTIDIENNE AVANT LA COLONISATION

Nous ne pouvons naturellement broser qu'un tableau bien incomplet de ce qu'était l'existence des Beembe à l'époque précoloniale, et nous nous limiterons à quelques aspects particuliers : vie économique, cultes du terroir et relations entre les villages, guerre et esclavage, féticheurs. Les caractères les plus frappants sont le climat d'insécurité qui régnait partout, l'âpreté dans les relations et la cruauté des mœurs. Il faut y voir les conséquences de la traite des esclaves qui sert de toile de fond au spectacle offert par cette société en décomposition, dominée par des forces qu'elle était incapable de contrôler et minée par de multiples querelles intestines.

A — VIE ÉCONOMIQUE

Nos informateurs ont été peu prolixes à ce sujet. Ce qui étonne le plus c'est d'entendre dire qu'autrefois régnait la disette dans une région qui est aujourd'hui l'un des principaux greniers du Congo : « *en ce temps là ils n'avaient pas de nourriture pour leurs enfants* » (Bandzangui), « *autrefois il y eut une grande disette* » (Kintouari).

L'agriculture a été à peine mentionnée, comme à Mbello : « *les femmes cultivaient les champs, nous n'avions pas encore vos arachides, elles cultivaient donc les nôtres qui étaient très grosses* ».

Dans l'alimentation courante on recourait largement à la cueillette, qui fournissait des produits très variés, ersatz des principaux aliments (tubercules de manioc, graines de courge et viande) lorsque ceux-ci venaient à manquer :

« *on prenait les tsiikini (fruits d'un arbre de la forêt) que l'on grillait et on les mangeait avec des*

(1) K. LAMAN, (1936), p. LXVII : « *ce dialecte (beembe) a fortement subi l'influence du teke* ».

palmistes. Ensuite quand nous manquions de graines de courge nous allions dans la forêt ramasser les ntsiangiri (fruits d'un arbre), au retour nous les cassions, les étendions au soleil et les écrasions, cela devenait comme des courges ou de la pâte d'arachides. Nous allions encore dans la forêt chercher des batsiolo (chenilles) en train de ronger les palmiers, nous ébranchions ces palmiers et prenions les batsiolo, au retour nous les mettions dans une assiette pleine d'eau salée, et après qu'elles aient eu pris des gorgées d'eau salée elles devenaient très grosses et nous les préparions pour les manger. Nous allions encore dans la forêt où nous trouvions des feuilles nziele, nous les récoltions et au retour nous les coupions, préparions des noix de palme pour faire de la mwambe (1) et mangions le tout. En ce qui concerne les courges malenge, quand nous n'avions pas de tubercules de manioc nous les coupions, les épluchions puis les mettions dans la marmite, cela devenait analogue à des tubercules et nous les mangions avec des graines de courge et des ntsiangiri... Nous avons aussi une feuille nommée ninubolo qui, lorsqu'elle était mélangée aux courges, leur donnait une odeur de viande... »

L'élevage donne lieu à de plus fréquents développements car il jouait un rôle important lors des échanges commerciaux : « *autrefois il n'y avait ici que des porcs, nous n'avions pas de moutons, nous avions des porcs, des chèvres et des poulets, soit trois sortes d'animaux* ».

La chasse était semble-t-il peu pratiquée, si l'on en juge par cette réflexion : « *la poudre de chasse ne servait qu'à faire la guerre et à tirer en l'air en cas de décès* » (2).

Le commerce était actif. Il s'effectuait à l'intérieur même des ménages : « *quand nous avons rempli un grand sac d'arachides nous attrapions un gros porc que nous remettons à la femme qui les avait produites* ». Cela fait : « *nous les écrasions ensuite, les mettions dans des sacs de feuilles et les vendions très loin, dans le Mayombe, et les Yombe nous donnaient des couvertures et des pagnes* » (Mbello). Autre exemple : « *celui qui achetait un poulet en vendant soit du manioc, soit du poisson, le gardait en réserve pour avoir des poussins et les vendre au marché pour avoir des tubercules crus à manger* », ou encore : « *ce n'est que lorsqu'ils pouvaient vendre un enfant (nwa kilesi) qu'ils pouvaient avoir du sel à Diangila, chez les Basundi* ». Comme on le voit il est difficile de séparer l'étude du commerce de celle de l'esclavage que nous aborderons plus loin, car il y a certains biens que l'on ne pouvait obtenir que par la fourniture d'esclaves, notamment les fusils : « *ils vendaient donc ces enfants parce qu'ils avaient faim et pour pouvoir acheter des fusils pour protéger leurs hommes* ».

Les marchés importants étaient situés hors des limites du pays. On nous en a cité deux, celui de Diangila (sans doute l'actuel Dziengele, près des mines de cuivre de Boko-Songo) et celui de la terre Bankusu, au sud de Mouyondzi, « *vers Yamba* ».

Des relations de commerce s'établissaient avec les étrangers : « *il se créait pour cela des amitiés : allons chez un tel, et quand ils allaient à Diangila ils obtenaient ces objets* » (3). Les marchés locaux

(1) Sauce d'un usage très répandu.

(2) Coutume encore solidement implantée. C'est une manifestation de prestige, l'intensité de la fusillade étant fonction de la richesse du mort et de l'étendue de sa famille. Lors d'un décès récent à Makala c'est 17 boîtes de poudre qui sont ainsi parties en fumée. Le mort en possédait trois, et ses 11 enfants, ses deux neveux et son oncle paternel ont dû en fournir chacun une.

(3) Type de relation ressemblant de façon frappante à celle nommée *gimwali* telle qu'elle a été décrite en Polynésie et valable pour les sociétés segmentaires, où les relations d'échange altruistes ou amicales (sans réciprocité obligatoire) et à réciprocité balancée, de type économique, ont lieu normalement dans un secteur très restreint, au-delà duquel commence la zone d'insécurité, de l'échange à réciprocité négative, dont le modèle extrême est le rapt ou le vol (très pratiqués ici). Pour briser le cercle sans toutefois remettre en cause le schéma global il suffit de se créer une amitié, des relations spéciales de partenaires de commerce avec une sorte de correspondant avec lequel on pratique la réciprocité balancée, sans renoncer à la réciprocité négative vis-à-vis des autres membres du groupe adverse.

avaient lieu à des jours fixes, et les guerres devaient cesser : « *il y avait deux jours où ils ne se battaient pas, nkoyi et bukonso, mais mukila et mpika étaient des jours de guerre (la semaine durait quatre jours). Les jours de nkoyi et bukonso ils cherchaient de la nourriture pour la vendre au marché, où ils se saluaient. On ne pouvait tirer des coups de fusil dans la nuit ; on avait beau se promener, on ne pouvait être tué, il fallait attendre le retour des jours de guerre pour s'entretuer* ». Cela était vrai en théorie ; en fait le même orateur dit plus loin : « *pour aller au marché il fallait être accompagné sinon il y avait des gens qui, en voyant de belles femmes, les attrapaient, et il se produisait des bagarres si les hommes n'étaient pas derrière à suivre les femmes* ». Autrement dit il fallait faire sa propre police, car on n'était jamais sûr du respect d'une loi qu'aucune force organisée ne garantissait.

Les moyens de paiement étaient variés : « *entre nous il suffisait de faire un petit paquet de sel comme ceci et on pouvait acheter de la viande, un petit paquet de sel encore et tu achètes des bananes ; on utilisait aussi de la poudre de chasse...* » « *en ce temps là ils disaient nkama, c'est-à-dire quatre yards de tissu. Pour vendre de la poudre de chasse on disait : kitutu kia lubongo, kitutu kia munta, kitutu kia luniungu, c'était pour nous des sommes d'argent. Kia luniungu équivaut à ce que nous appelons disu lubongo, soit 50 centimes, munta c'est cinq francs, luniungu trois francs* ».

A en croire Mbaï-Mapala de Mbello, les expéditions commerciales à longue distance pouvaient durer plusieurs années, et elles étaient dirigées par les chefs. Voici ce qu'il nous dit au sujet de l'ancêtre fondateur de son village, Mampu Kizimu :

« *Quelquefois il attrapait quelqu'un et lui passait au cou un bois fourchu (1) : « allons le vendre, préparez du manioc pour que nous allions vendre cette personne ». Ils préparaient alors du manioc en grande quantité et, quand il était cuit ils le mettaient dans des moutêtes puis ils partaient, laissant leurs femmes. Ils allaient vendre des femmes qui portaient au cou des bois fourchus de l'autre côté du fleuve chez leurs amis riches, les Ngimi Mbueye, Mvula Ndolo et Loangu. Ceux-ci à leur tour prenaient ces femmes et s'en allaient au Mayombe chez leurs camarades qui étaient là-bas. On n'avait du sel que par ce moyen, en vendant des hommes. Ils restaient longtemps en chemin, l'enfant qu'ils avaient laissé était déjà grand à leur retour, celui qui avait une femme avec de petits seins la retrouvait avec des seins tombants... Quand ils revenaient, on se disait : « ils sont revenus aujourd'hui avec du sel et un tas de choses... » « Ils ramenaient également des binta, ou gobelets en bois. Après y avoir versé du vin on remettait avec respect ce gobelet au riche et celui-ci le portait solennellement à sa bouche. C'était donc le gobelet du riche, qu'il avait ramené de là où il était allé vendre des hommes...* »

Mampu Kizimu marchait donc doucement, entouré d'une foule de gens portant du sel sur leurs épaules. Après avoir traversé le fleuve [la Bouenza] ils demeuraient au moins cinq à six jours à Moudzanga à boire du vin car Mampu Kizimu devait marcher doucement avec ses richesses. Ses compagnons, notamment le défunt oncle Mampu Nkombo, avaient beau s'agiter pour regagner le village, il n'en faisait rien : « Pourquoi donc voulez-vous vite rentrer au village ? Vous mangez et vous buvez du vin, que vous faut-il de plus ? » Et les autres répondaient : « ce n'est pas cela qui nous importe, vous voulons nous marier ». « Ah vous voulez des femmes et vous vous dépêchez au risque de renverser mes bagages »?... Enfin un matin au lever du soleil il disait : « Prenez les bagages, nous allons partir ». Il faisait alors sortir une boîte de poudre qu'il ouvrait et aussitôt une fumée se répandait dans tout le village, et on pouvait marcher sans être vu. Les gens disaient : « entrez tous dans les cases, la nuit est venue, on ne sait pas d'où vient ce brouillard ». Et la pluie se mettait à tomber même au temps de luangu (saison sèche). Il entassait alors toutes ses richesses dans sa case, regardait ensuite le ciel, fermait sa boîte de poudre, et le soleil réappa-

(1) Les esclaves portaient un bois fourchu autour du cou, qui permettait de les tenir en laisse.

raissait. Il allait alors s'asseoir au mbongi, et les gens se disaient : « comment, Mampu Kizimu est revenu ? » et ils applaudissaient.

Ensuite quand les cadets allaient au marché ils devaient enlever leurs pagnes, et ne comprenaient pas pourquoi. Alors Mampu Kizimu les invectivait de la sorte : « Vous voulez aller montrer ma richesse là-bas pour qu'on vous vole et qu'on vous tue ? ». Alors ils partaient nus, et une fois arrivés là, ils invitaient ceux qui voulaient avoir un pagne à venir l'acheter chez Mampu Kizimu. Alors arrivaient de tous côtés des gens qui venaient lui vendre des personnes. Il achetait des hommes et des femmes, quelquefois en achetant un homme il lui adjoignait une femme pour qu'ils s'accouplent, comme on fait pour les poulets ».

B — LES VILLAGES ET LES CULTES DU TERROIR

1. Les villages

Avant de parler des villages il convient de situer le contexte d'insécurité qui régnait dans le pays et qui provoquait le repli sur soi de chaque communauté. Là-dessus tous nos informateurs semblent d'accord :

« cette terre était inhospitalière, si on te rencontrait seul on te prenait : « d'où viens-tu ? » « Je reviens de chez un tel » « où habites-tu ? » « j'habite chez un tel » « mais où vas-tu ? » « je vais chez un tel ». L'autre déclarait : « j'ai attrapé quelqu'un ». Il tirait à blanc, tuait un porc et le voyageur était contraint de rester dans ce village. On lui donnait une femme et on lui adjoignait le fétiche nkondi en lui disant : « s'il se sauve, fétiche nkondi, que feras-tu ? Fais-le mourir. Voilà une femme, tu dois demeurer ici... » Partout régnait la guerre, il n'y avait pas d'amitié. Si par exemple il y avait un chemin qui passe par ce mbongi et que quelqu'un arrive par là on lui disait : « tu t'es réchauffé près de notre feu », on l'attrapait et on lui passait un bois fourchu autour du cou (1). En ce temps là personne ne pouvait aller dans les villages voisins, tu pouvais être de notre âge et ne pas pouvoir aller d'ici à Kipeni (un kilomètre) car si on te voyait on t'attrapait et on te tuait. Il ne fallait pas se promener. Les femmes allaient à l'eau accompagnées ; les hommes allaient se cacher avec leurs fusils et dès que les femmes avaient fini de puiser l'eau tous remontaient. Personne n'allait dans le village des autres, et les villages étaient donc isolés » (Bandzangui).

Les limites entre les villages étaient donc nettes et il y avait entre eux un no man's land où personne ne s'aventurait. Cette situation pouvait avoir des conséquences inattendues mais logiques : *« si tu voulais te débarrasser des histoires que tu avais au village tu n'avais qu'à aller chez autrui et aussitôt on t'attrapait »*. Cela devait contribuer à limiter l'arbitraire des chefs, qui devaient se soucier d'éviter ces déguerpissements.

Sur le plan foncier il en résultait que le partage du pays était très strict et que chacun veillait jalousement sur son territoire : *« au temps des ancêtres les rivières étaient partagées, et les savanes aussi où l'on faisait nos champs à cause des guerres »*.

On n'avait même pas intérêt à éloigner beaucoup les champs, comme on nous l'a si bien expliqué à Kintouari : *« c'est pendant les deux jours nkoyi et bukonso que l'on va chercher de la nourriture, travailler aux champs, semer les arachides et planter les boutures de manioc et de n'importe quoi. Et quand il est midi*

(1) Ce qui revient à dire : on le réduisait en esclavage.

on invite les femmes à se dépêcher de rentrer des champs : « les ennemis se lèveront bientôt, ils sont déjà en route car mon esprit a frémi ». Les femmes se lèvent alors, ramassent les tubercules de manioc, et dès leur départ, oh ! quelques instants après les ennemis apparaissent. Vous dites ensuite aux femmes de courir ».

Même son de cloche à Bandzangui : « toutes les rivières portent un nom et si l'on allait pêcher dans la rivière d'autrui cela provoquait des guerres. Vous ne pouviez pêcher que dans la rivière qui se trouvait au bord de votre village dans votre terre. Il en allait de même pour les femmes, elles devaient travailler dans leur terre aussi. Si on savait où elles travaillaient on allait les attraper et si deux femmes par exemple arrivaient à s'échapper elles regagnaient le village en pleurant : « on a voulu nous attraper » « qui donc ? » « les habitants de tel village », et alors vous alliez vous battre et vous entretuer ».

Le texte suivant (DEL COURT, page 273) est un témoignage saisissant de l'atmosphère qui régnait alors :

« Ces Babembé me paraissent énergiques... Mais nous nous sommes bien trompés en pensant cette population douce et pacifique. La guerre semble même les passionner. Au cours de ma tournée j'ai pu assister à un spectacle extraordinaire. D'un point élevé qui dominait la savane et de nombreux villages j'en ai vu deux partir en même temps récolter leurs arachides ; de part et d'autre une dizaine de guerriers éclairaient la route en avant-garde ; suivaient les femmes, chargées d'enfants, de paniers, de pioches, de fétiches, enfin le gros de l'armée, 50 à 60 hommes, fermait la marche. Durant le travail des femmes les hommes disséminés et cachés autour des plantations, s'aventuraient parfois à la recherche d'un mauvais coup à faire, d'une femme à capturer, d'un adversaire à tuer... »

Pour définir correctement ce qu'étaient les villages il est nécessaire de recourir aux vicissitudes historiques, et de distinguer deux phases successives, l'une remontant au temps où les migrations trouvaient devant elles un terroir inhabité, l'autre où, le pays une fois complètement occupé, les groupements durent se résoudre à coexister.

Dans le premier temps il semble que l'organisation était très simple, les villages se limitant aux membres d'un même clan (*kanda*) et à leurs esclaves groupés autour d'un mbongi (local communautaire)(1) sous l'autorité d'un *ngabula* « propriétaire du village » qui était en même temps *ngantsi* « propriétaire de la terre » (en fait c'est le groupe qui possède le droit de propriété, et le personnage en question n'est que le représentant des autres membres vivants auprès des ancêtres). Chacun possédait son génie protecteur (*muziri*, voir plus loin pages 55-60) (2) et un territoire déterminé. Tant que les Beembe disposèrent devant eux d'espaces suffisants où se déployer, l'éclatement des villages provoqué par l'accroissement démographique (« nous nous sommes multipliés ») se traduisait automatiquement par la division du clan en *nguri* (sous-clans) et par la création de nouvelles unités identiques à la première, qui allaient s'installer souvent très loin, et avec lesquelles on n'entretenait plus que des relations épisodiques.

Avec l'occupation complète du pays les déplacements devinrent de plus en plus courts et les terres vacantes disparurent. L'organisation devint plus complexe, les terroirs villageois se divisèrent en plusieurs parties, chaque quartier (*ntobula*) vivant à l'écart des voisins, gardant un territoire propre, un mbongi, un *ngabula*, mais dépendant beaucoup plus que par le passé du chef du sous-clan principal, qui devenait

(1) C'est autour de ce hangar que s'organisait la vie quotidienne, comme le montre ce récit de Kintouari : « les femmes servaient (la nourriture) à leur mari, et ceux-ci l'amenaient au mbongi pour la partager avec les camarades, et les femmes mangeaient dans les cases avec les enfants » et encore un peu plus loin : « chacun amenait sa part au mbongi et la femme et les enfants restaient avec la leur dans les cases ». Il s'agissait d'un véritable foyer communautaire, autour duquel on souhaitait avoir beaucoup d'hommes : « que souhaitez-vous ? » « Beaucoup d'hommes au foyer » (*nki lu saka ? Mbongi batu*) (formule rituelle employée lors du mariage).

(2) Ou au moins une « *nzo mukuyu* » ou maison de l'esprit qui veille sur le clan, car il n'y avait pas des *miziri* partout.

le ngantsi pour l'ensemble du groupement. Il semble que c'est également à ce moment là que se développa l'organisation dualiste, coutume assez répandue (peut être même générale, mais l'état de nos connaissances ne permet pas de l'affirmer) et qui regroupe les quartiers deux par deux suivant le système des moitiés (*kibari kia bula* « moitié du village »). Ainsi à Kibounda il y a quatre mbongi ainsi distribués :

Kibounda I comprend Kibunda et Dianga

Kibounda II comprend Ntokibunda et Musanda.

On la rencontre encore près de Mouyondzi, comme le spécifiait le texte de Manguembo déjà cité : « *Mposi et Muyabi Ngirika forment un nguri, Niama Kimpuri et Mbungu Mupati un autre, Mukoko Yolo et Nguayoyo Malongo un autre... Vous êtes donc en tout six mères, soit deux par nguri* ».

Dans certains villages il y eut même juxtaposition de deux clans, l'un dominant et l'autre dominé (descendants des anciens esclaves ou étrangers arrivés sur le terroir en second lieu et acceptés avec le statut d'étrangers). Ou encore deux branches de clans différents pouvaient s'allier entre elles sous un régime dualiste. Ainsi les villages actuels de Kiélé et Kimvembé (clans mimbundi et mimfiku) étaient vus comme quartiers (ntobula) d'un même village. Ils échangeaient leurs femmes et s'alliaient lors des guerres.

Les choses se sont encore compliquées par la suite du fait de l'intervention coloniale, qui a opéré de nombreux regroupements. Cependant malgré certaines affirmations en sens contraire, il semble que ceux-ci aient été la plupart du temps limités à la réunion en un même endroit des quartiers d'un village. L'histoire de Mbello nous paraît significative à cet égard. Les quartiers étaient certes bien distincts : « *ainsi donc après notre séparation Mampu Kizimu est allé là-bas, et les aînés de celui-ci étaient là à Nguri, et l'on restait chacun dans son coin, craignant les batailles et la sorcellerie. Mais quand les blancs sont venus ils nous commandèrent d'abandonner ces pratiques et de nous regrouper en un seul village. Voilà pourquoi ce groupement-ci et celui du bout là-bas ne forment plus que Mbello* ».

Les limites entre eux sont toujours actuelles : « *maintenant, nous les cadets qui sommes restés, nous allons travailler aux champs dans cette savane Bambono que nous a laissée notre aîné Mampu Kizimu* » ; à l'intérieur du village la séparation est matérialisée :

« *notre terre se nomme Kintaba, la sienne Bambomo et celle de Mukoko Nzumba, Manto. Nous sommes ici trois villages, d'où trois terres aussi. Lorsque nous nous sommes regroupés nous avons fixé des limites. Les gens de Mbello et Makaka ont la partie du bas, la maison blanche que voilà sert de limite* ».

Mais ces groupes issus du même village ne formaient pas des unités totalement autonomes. Ils restaient proches les uns des autres et il existait entre eux un sentiment de solidarité assez fort, attesté par le fait qu'ils ne s'entrebattaient pas. Et c'est là que réside sans doute l'argument décisif en faveur de l'existence réelle de ces villages complexes. A Mbello lorsqu'on évoque les guerres d'autrefois on ressort aussitôt les vieilles histoires que l'on avait avec les habitants de Nkosso, et on ne pense pas un instant aux conflits entre quartiers.

En définitive ces derniers représentent la première forme d'organisation villageoise, et c'est pourquoi ils manifestent une telle cohésion et ont gardé beaucoup d'attributs en propre. Ils ont par la suite, avec l'arrêt des migrations à longue distance, constitué les éléments des constructions plus élaborées que sont les villages actuels.

Voici, pour clore ce chapitre, la meilleure histoire que nous possédions sur la division des villages (Mbaïmapala à Mbello) :

« *puis nos aînés Mampu Kizimu et Munkie se séparèrent à leur tour. Vous savez que les femmes sont une cause de division. Celles dont il est question ici avaient fait rouir du manioc mais quand elles allèrent le chercher elles virent qu'un porc avait tout mangé, et elles revinrent en pleurant. Munkie s'adressa alors à Mampu Kizimu : « les pleurs de tes femmes peuvent faire croire à ceux qui se promènent dans le village qu'il s'est*

produit un malheur, or il ne s'agit que de tubercules rous que des porcs ont mangés ! Ne pouvaient-elles pas les remplacer ? » *Mampu Kizimu fut désolé mais les femmes continuaient à pleurer. Il prit son fusil, partit et tira sur le porc. Au retour il posa son fusil après l'avoir frotté sur une pierre. « Qu'en est-il du porc que tu as tiré ? » « Les enfants peuvent aller voir » répondit-il. Ils s'en allèrent et prirent le porc. Au retour ils dirent : « C'est la truie grâce à laquelle nous achetions des hommes ! (échangés contre des porcs). Tu as fait cela, toi, Mampu Kizimu ? » Ils dépecèrent la truie et trouvèrent en elle huit petits porcelets. Ils prirent cette truie et quatre porcelets qu'ils remirent à Munkie. Celui-ci dit à Mampu Kizimu : « voilà la truie, quatre porcelets et les entrailles ». Ensuite, ils appelèrent les femmes, dont le groupe était bien plus nombreux que celui-ci. « c'est vous qui avez fait périr cette truie à cause de vos maniocs. Prenez donc la viande, vous les femmes de Munkie et de Mampu Kizimu ». Munkie dit alors : « quant à la mienne elle n'a qu'à pourrir, mais puisque Mampu Kizimu a des femmes qui cultivent du manioc et qu'ils mangent d'habitude la viande avec du manioc, vous mangerez celle-là toute seule et ainsi je pense que vous aurez tous la diarrhée à manger cette viande de porc pleine de graisse sans manioc ». Il ajouta encore à l'adresse de Mampu Kizimu : « nous avons pu tous deux acheter des hommes grâce à cette truie et maintenant tu es venu la tuer sous prétexte que tes femmes avaient pleuré. Il nous faut par conséquent nous séparer ».*

« Munkie se déplaça alors avec toutes ses femmes et créa Makaka, et Mampu Kizimu resta là-bas avec leur aîné Mangele Kibamba. Mampu Kizimu déclara : « nous nous sommes séparés à cause de vous, les femmes, sinon nous, petit frère et grand-frère, nous ne l'aurions jamais fait, c'est vous qui nous avez séparés ». Munkie créa donc Makaka. Quant à Mampu Kizimu, après être resté longtemps où il était, il s'entendit avec Lukoti de Moussengue. Il lui dit : « regarde là-bas où tout est blanc ? » « Qu'est-ce ? » demanda l'autre. « Nous avons divisé le village. J'ai tué la truie de Munkie, voilà pourquoi il est allé là-bas à Makaka. Moi aussi je cherche où je vais construire ». « Tu peux construire ici dans la terre de Bambomo, car je ne peux te refuser la terre » répondit l'autre... En même temps ils se partagèrent les hommes qu'ils avaient achetés avec cette truie, Munkie prit sa part et Mampu Kizimu la sienne ».

2. Les cultes du terroir

Les cultes du terroir font appel à la protection des ancêtres, et parfois de l'un d'eux en particulier. Les plus importants sont les *miziri* (singulier *muziri*), associés ou non au mukomo, le *nkondi*, et divers autres : corne magique, maisons des esprits, etc. Nous dirons également quelques mots des cimetières (*mampembe*).

LES MIZIRI

Ils posent un problème car ce culte est inconnu chez les Kongo et semble-t-il chez les Téké. Dans VAN WING il n'y est fait aucune allusion. Seul LAMAN, dans son tome III (1) présente une statuette nommée « mudzidi or lepfo » qui était placée dans la maison de l'ancêtre (ancestor house) et lui donne comme origine « teke in kolo ». Kolo est un village beembe où se trouve une mission protestante suédoise auprès de laquelle LAMAN s'est procuré cet objet, mais celui-ci n'a pas grand-chose de commun avec ce que nous avons

(1) K. LAMAN, *The Kongo*, III, p. 21. Cf. aussi SORET, *Les Kongo nord-occidentaux*, p. 94, qui parle du « mudzidi à la fois fétiche guérisseur et association... » et SODERBERG qui décrit ainsi un instrument de musique réservé à leur culte :

« These horns were used together with three vertical blown tubes called nsiba in shape of man woman and child, at the feast when the bones of a dead man was dug up to form a mudziri in the ancestral worship ». (In : musical instruments used by the babembe, *Ethnos* 1952, 1-4, p. 62).

rencontré. En effet les miziri ne sont pas des statues, et il en existait dans beaucoup de villages beembe. Toutefois le terme est exactement le même que celui que nous avons relevé, *d* pouvant être remplacé par *r* (LAMAN, dictionnaire, page XI : « l'*r* du beembe remplace le *d* rétroflexe »).

Que sont donc les miziri ? Nous en possédons plusieurs descriptions, celles de Manguembo et de Tsoumbou étant les plus précises :

« Lorsque celui qui recevait l'argent de l'aîné (périphrase pour désigner le ngabula) meurt, on l'enterre, puis deux ans après, soit la troisième année, on rassemble tout le monde, on étale les nattes, les pagnes noirs, les couvertures, on le déterre et on trie tous les os qu'on attache sur les nattes qu'on met ensuite sur une claie. Puis on recherche celui qui coude les miziri et quand le travail est achevé on croirait que c'est une personne assise. Ensuite on le prie. Ainsi tous les aînés qui avaient possédé cette terre il fallait les laisser deux ans sous terre et les déterrer la troisième année pour qu'on les prie. Tout chef enterré, celui qui possédait la terre, il fallait le déterrer en rassemblant tous les os sur des nattes ».

A Tsoumbou on assimile cette cérémonie à celle du retrait de deuil en usage chez les Kongo :

« cette fête se déroule comme la matanga des Bakongo. On envoie des lettres partout à Mindouli, Masunga, Malele, Nkuelu là-bas au Congo ex-belge. Les gens viennent avec des groupes de danseurs. Quand ils arrivent vous leur donnez un porc qu'ils vont manger et à leur départ vous leur en donnez un autre qu'ils mangent avant de s'en aller.

— *Que font-ils ?*

— *Quand ils arrivent celui qui a amené le groupe de danseurs donne une somme d'au moins 2 500 francs, c'est le fundu, comme chez les Bakongo.*

— *Comment fait-on pour déterrer les os ?*

— *Pour cela une personne descend dans le trou et se met à prendre tous les os, même les phalangettes, il les compte et si tout est complet il dit alors : « tout est complet ».*

— *Chantaient-ils au cours de cette opération ?*

— *Le frère Maluende (nom du muziri) lui-même a été attaché sur des bois mintinti et on chante : « Maluende bale e ; ye ye e ; (etc.) et au fur et à mesure que l'on chante on déterre les os. Quand les esprits ont entendu ce chant là ils ne peuvent plus fuir et ils viennent. On emmène ensuite le muziri dans la case et on cherche celui qui va le coudre ».*

On voit donc qu'il ne s'agit en aucune façon de statues mais du squelette lui-même de l'ancêtre, qui est reconstitué, et entouré ensuite de pagnes et de couvertures de façon à lui donner une forme humaine.

Parfois ces rites prennent l'allure d'une véritable momification, le corps étant conservé en entier :

« Par la suite Dieu vint appeler l'âme de Mampu Kizimu : « Mampu Nkombo, m'entends-tu ? » « Oui » « Quand je serai mort tu me feras fumer ». Après sa mort Mampu Nkombo le fit fumer, puis on fit appel au spécialiste qui le cousit (en muziri) ». Des plantes étaient utilisées pour compléter l'embauement.

Il y avait différentes sortes de miziri. Certains « *résultaient des batailles des ancêtres* », guerriers tués au combat, d'autres encore « *visaient à empêcher la sorcellerie... on coude (le défunt) en muziri et ainsi il n'ensorcelle plus* ». A la question : pouvait-on prier n'importe quel muziri on a répondu : « *le muziri que l'on prie c'est seulement le propriétaire du village (ngabula), celui qui veille sur sa terre* ». Pour être tout à fait sûr du caractère villageois de ce culte nous avons encore demandé si les gens d'autres villages pouvaient venir prier Bukulu, l'ancêtre gardien du village de Nkila. La réponse est venue aussitôt : « *ils ne pouvaient même pas essayer, à part nous, personne d'autre ne pouvait le toucher ni le prier... (d'autres) pouvaient venir le voir mais pas le toucher sinon il se fâchait* ».

A Tsoumbou on a clairement établi la distinction entre les gardiens du village et les autres miziri « ensorceleurs » qu'ils sont chargés de surveiller : « *quand ses camarades miziri se lèvent pour aller jeter des sorts il les jette dehors (hors de la case où ils sont tous rangés). Le lendemain ils sont tous étendus dehors mais lui, il est toujours dans la case, qui est bien fermée* ».

Le seul dont nous ayons eu l'histoire à peu près complète est celui de Nkila. Déjà marqué par le destin dès avant sa naissance, consacré dans l'eau de la mare Ntango na Ngondo (1) lieu sacré pour toute la région, il fit de son vivant de nombreux miracles :

« *Avant la naissance de Bukulu Bitori, quand sa mère Nzumba accoucha de son premier enfant elle revint avec lui mais on n'avait pas soigné sa plaie ombilicale. Il se tenait devant la porte et se mit à marcher à quatre pattes avec encore sa plaie ombilicale. Quand il fallut apprendre sa mort aux gens, un homme de Mpanga nommé Ntsakala Kongo, du clan des Mimandu, dit : « comment ! Les Mimbundi ne savent pas mettre au monde et pour cette raison la femme qu'ils ont épousée a perdu son premier enfant, un garçon ! Puisque vous nous avez dit cela, quand Nzumba aura une nouvelle grossesse il faut que son père Mitori m'appelle pour qu'elle me voie d'abord et ne baigne pas l'enfant ». Le lendemain cette femme concevait et elle accoucha par la suite d'un garçon. Mitori se rendit alors à Mpanga et dit à Ntsakala : « Ntsakala » ? « oui » ; « elle a accouché » ; « ont-ils déjà baigné l'enfant » ? « non ». Après avoir bu du vin et mangé un poulet ils partirent. Quand ils arrivèrent à Luati les coqs commençaient à chanter. Il demanda qu'on lui apporte de l'eau fraîche puisée le même jour et il baigna l'enfant : « tu peux maintenant le mettre sur tes genoux, chère mère ; prenez trois jeunes plants de bananiers ». Ils les prirent et les lièrent entre eux. « Cherchez aussi un pagne de Guinée ». Ils prirent ce tissu et dirent à la mère de rester là, et quand le soleil se trouva à cet endroit (15 h) ils enroulèrent l'enfant dans le tissu, prirent les trois plants et les mirent dans l'eau sur la route de Kifafu, à la mare Ntango na Ngondo (« le soleil et la lune »). Ils le laissèrent là et revinrent dormir en disant à la mère de ne pas pleurer. Lorsque le coq chanta Ntsakala dit à Mitori : « allons prendre l'enfant ». Quand ils allèrent le chercher ils le trouvèrent le corps couvert de taches, cela signifiait que c'était Dieu, le créateur de la terre, qui l'avait marqué ainsi. Les taches étaient faites avec musui, mpembe et tukulu (2), il était entièrement couvert par elles. C'est Dieu qui lui avait fait cela, et c'est Ntsakala Kongo, né à Mukongolo, qui l'avait béni de cette façon parce qu'on s'était moqué d'eux.*

« — *Lorsqu'il devint adulte quels miracles accomplit-il ?*

— *Si par exemple un enfant avait de la fièvre il lui donnait le sein et le guérissait.*

— *Bien qu'il fut un homme ?*

— *Oui, il avait des seins, l'un était tombant et il donnait le sein à tout enfant malade. Quand un enfant avait de la fièvre il lui suffisait de le prendre sur son dos pour qu'il soit guéri lorsque sa mère revenait des champs.*

— *Était-il aussi juge ?*

— *Comment n'aurait-il pas pu juger, lui le gardien du village (ngabula) en tant que chef ?*

— *Comment se produisit l'histoire de la pluie ?*

— *Elle s'est produite au moment où se déroula la guerre dont je viens de parler, lorsque tout le monde arracha ses récoltes. Il s'écria : « Ah ! Ma Ntsoko ! (ah ! ma mère Ntsoko) m'entends-tu ? » « oui »,*

(1) Marécage situé au droit de Mabombo, sur le cours supérieur de la Louati. Les gens du pays affirment qu'il y avait autrefois à cet endroit un lac. La mare qui le remplace aujourd'hui est traversée par la Louati, et il semble qu'il s'y produise des résurgences.

(2) Produits utilisés pour les cérémonies et avec lesquels on se décore certaines parties du corps.

« les gens de Mouyondzi, Ntsangou et Matolo ont détruit mes récoltes ». *Ceci se passait lors de la période ntombo (1), où les ntsüeke (feuilles de courge) avaient déjà poussé. Il demanda aux gens de Nkila de défricher. Quand ils l'eurent fait il dit : « rassemblez maintenant les hautes herbes car, puisqu'ils ont détruit mes récoltes, tant que vous n'aurez pas achevé les mayila (buttes écobuées) il ne pleuvra pas ». Il suspendit donc la pluie jusqu'à ce que les mayila fussent terminés, recouverts de terre et brûlés, et lorsque les feux s'éteignirent la pluie commença à tomber. Et au moment de la récolte ce furent ses adversaires qui durent venir acheter chez lui de quoi manger. Au temps des ancêtres il suffisait d'aller trouver les propriétaires de la terre (ba bakiri ntsie), de leur demander la pluie quand ils étaient au complet (2), et vous n'apercevez même plus le soleil. Cela se passait lorsque vivaient encore les créatures de la terre (biyiriki bia butoto). C'est donc parce que les grands ancêtres ont disparu que nous souffrons maintenant ».*

Les miziri continuaient à faire des miracles après leur mort, le plus spectaculaire étant le refus de se laisser enterrer. Ainsi l'ancêtre de Mbello, après qu'il eût été fumé, exprime le désir de rester parmi les siens :

« Puis on décida de l'enterrer, mais il refusa : « Non, je ne veux pas être enterré ». « Que faut-il faire alors ? » « Construisez une case ». On en construisit donc une et on l'y fit asseoir. Il dit encore : « tout le vin que vous allez récolter il faut que vous veniez le boire ici, et les fusils que vous porterez vous viendrez les mettre le soir à votre retour là où je me trouve ». Il disait tout cela alors qu'il était déjà mort... ».

Celui de Mkila se distingua d'une autre manière : *« Bukulu de Nkila avait dit qu'il ne voulait pas être enterré, et lorsqu'on essaya de creuser son fossé il fit surgir des rochers, d'où impossibilité de creuser plus loin, et on ne pouvait pas le mettre dans un trou trop peu profond ».*

Les miziri étaient censés parcourir le village pour veiller à la sécurité des habitants : *« quand le frère Maluende parcourt le village à son retour il a la barbe pleine des graines d'une herbe que mangent les chèvres. On sait qu'il était sorti à ce que dans sa barbe sont accrochés des « bankoloso » de la forêt que mangent les chèvres ».*

Ils pouvaient démasquer les voleurs, et préservaient l'unité du groupement : *« lorsqu'une maladie provoque des disputes dans le village, lorsqu'un homme a tué quelqu'un et que le village menace de se diviser on va prier ce muziri, c'est-à-dire le propriétaire du village, et la paix revient... Lors des guerres il annonce l'arrivée des ennemis. On lui demande : « quand viendront-ils ? » et il dit : « levez-vous pour aller les rencontrer car vos ennemis sont déjà prêts ».*

Ils évitaient à leurs protégés les mauvais coups lors des combats :

« Quand on allait à la guerre on les sortait dehors et après qu'on ait soufflé dans le mumvuri (3) on les laissait au soleil. On le les faisait rentrer que lorsque les guerriers revenaient, et ainsi personne ne pouvait avoir de blessure.

Ils étaient mis à contribution pour la chasse, et pour assurer de bonnes récoltes :

« Pour la chasse et le succès des récoltes on allait voir Mabiala Mbubi et Lusuku. Au moment d'une

(1) Première saison des pluies.

(2) Il existait par conséquent un collège de mages et le ngabula peut être considéré par rapport à eux comme l'âme du groupe, celui en qui se concentraient les pouvoirs de l'équipe. C'est sans doute la raison pour laquelle après sa mort on cherchait à fixer ce pouvoir sur son double en restituant le plus fidèlement possible son image, en prenant bien soin de récupérer son squelette au complet. Notons que d'après LAMAN le mot *zidi* (on a vu que *d* et *r* étaient interchangeables) signifie visage, image de quelque chose, figure, portrait, masque (au visage), vénération.

(3) Instrument de musique fait d'une corne d'antilope dont l'usage est décrit par SODERBERG : « this horn was formerly used in war, and the fetich. Man Malanda Nbusu in the village Panga told me that the mumvuri was blown in order to save his own people from death during the fight ». *Op. cit.* p. 61-62.

cérémonie on les faisait danser sur des claies, et on obtenait ainsi du gibier et de bonnes récoltes ».

Enfin certains n'avaient rien d'austère, et ils allaient jusqu'à se mêler aux jeux des enfants, s'amusant à les effrayer :

« Il y avait un nommé Lusuku qui jouait souvent avec les enfants. On l'avait fait asseoir au mbongi et quand les enfants étaient là à s'amuser il quittait sa place pour venir en embrasser un, quelquefois nous fuyions tous ».

LE MUKOMO

Comme pour les miziri il y a deux sortes de mukomo, l'un protège le village et l'autre est une pratique magique qui rend invulnérable lors des combats. Le premier consiste en un gros canari (poterie en terre cuite) : *« on va chercher un tronc flottant sur un cours d'eau, on le met en forme, on prend ensuite un canari gros comme cela que l'on met dedans avec de la terre du village et un morceau de tissu sur lequel on crache de la kola ».* (Il) *« garde le village. Si celui qui l'avait meurt tous les hommes meurent à sa suite s'il n'y a personne qui puisse le reprendre, car il entre sous terre, et tous, petits et grands, finissent par mourir ... Il faut le garder... si celui-ci meurt un autre le prend, si celui-là meurt un autre le prend. Si on le perd aussitôt le village éclate, quelquefois même ses habitants s'entretuent ».*

Il y avait aussi grand danger à vouloir s'en emparer : *« lorsque les Mayingiri et Mbabu Muyoki voulurent le prendre dans l'espoir de devenir les chefs de Nkila le lendemain ils devinrent idiots ».*

A Nkila c'est le muziri gardien qui détient ce canari, et on donne à ce culte une origine teke (1) : *« C'est donc lui (le muziri) qui gardait le canari de Mukomo ?*

— *Oui, jusqu'à aujourd'hui, quand tu y vas, tu le trouves sur ses genoux qui garde le village.*

— *Qui lui l'avait laissé ?*

— *C'était au temps des féticheurs de Mukomo, à Ngombo, un nommé Kinsieri. Chaque fois on allait le chercher et lorsqu'il avait fait ses fétiches il reprenait le canari. Ensuite on déterra Bukulu, on le cousit en muziri et comme il est assis les jambes croisées il a le canari sur ses genoux.*

— *Le possédait-il de son vivant ?*

— *Oui car celui qui veille sur le village doit l'avoir.*

— *Est-ce lui qui l'avait fait ?*

— *Non, c'est le défunt Mupa du pays bateke. On partit le chercher et il fabriqua cela. Voilà pourquoi il fallait à chaque fois aller chercher le féticheur de Mukomo. Après Mupa ce fut Kinsieri de Kimpele, chaque jour un aîné allait le chercher ».*

Par contre à Ntsoumbou il n'y a aucun lien entre le muziri et le mukomo, mais l'origine de ce dernier est confirmée :

« — *faisait-on des fétiches de Mukomo lors du déterrement du muziri ?*

— *Non, pour le déterrement on faisait appel à d'autres féticheurs. Il n'y avait pas de féticheur de mukomo ici. Le seul se trouvait à Kimpele et il s'appelait Kinsieri ».*

(1) Plus exactement teke-laali. Ailleurs on nous a dit que le féticheur Kinsieri dont il est question plus loin habitait vers Moussengue, soit sur la route de Tsiaki. A Kiéle on nous a indiqué une origine teke-laali, le fétiche venant de la région de Sibiti.

Il semble donc que le mukomo protecteur du village n'ait pas été présent partout (1), et ceci s'expliquerait aisément étant donné qu'il s'agit d'un emprunt sans doute récent fait aux teke lors des dernières phases des migrations.

Quelquefois le mukomo est enterré à l'entrée du village pour éviter les malfaiteurs venus du dehors. Il se distingue par là du nkondi que l'on enterre au milieu du village pour contrer les malfaiteurs « de l'intérieur », essentiellement les voleurs.

LE NKONDI

Beaucoup plus classique (il est connu chez tous les Kongo), son rôle, qu'il partage avec d'autres techniques de protection, est très précisément défini :

« quand il y a des voleurs dans le village, on prend la tête d'un poulet et une amande, on les bénit et on les enterre. Si c'est de la viande de porc qui a été volée, tous ceux qui en ont mangé finiront par mourir. Ceux qui ont volé le bien d'autrui meurent, mais les autres, ceux qui n'ont pas mangé cette viande, ne peuvent mourir et seront sains et saufs le lendemain. Par contre ceux qui ont mangé de la viande volée, même si ce n'est pas eux qui l'ont volée, vont mourir, au temps de nos ancêtres. Quelquefois on bénit un bout de bois et une amande grignotée par un rat palmiste. On met des fétiches sur cette amande et tous finiront par mourir. Ou encore on fabrique une statue, avec un trou au milieu où l'on met des fétiches et que l'on clôt hermétiquement. Quelquefois même on prend un plomb de chasse que l'on cloue dessus. Cela sert de marque. Si tout le monde meurt, on décide de chercher un féticheur. Celui-ci déterre la statue en question (le nkondi). Elle est devenue plus grosse car il y a sur elle un bout du tissu porté par ceux qui sont morts. On retourne alors le plomb qui sert de marque et le maléfice disparaît. C'est ainsi que cela se passait ici ».

Sa composition est aussi très classique :

« — De quoi se composait le nkondi ?

— C'est un petit morceau de bois que l'on sculpte, auquel on donne des yeux et que l'on creuse à l'emplacement du cœur. On met à l'intérieur une lame de couteau, de la poudre et des plombs, on entoure cela d'un morceau de tissu et on enterre le tout ».

LA CORNE MAGIQUE DE MAKALA

Nous la connaissons grâce à l'oncle de Massala, ngabula de Makala, qui a bien voulu nous en décrire le rôle et le mode de transmission. Le récit commence par un préambule amusant, mais qui n'est pas sans valeur indicative :

« C'est moi l'aîné qui ai créé Makala et celui-ci est mon cadet nommé Massala qui se promène avec son Blanc. Je ne connais pas le nom de ce blanc mais c'est toi (Massala) qui peux me le dire. Comme je ne connais pas son nom quand je les vois tous les deux je dis : « mon neveu Massala et son Blanc ». La mère de Massala et moi-même sommes de la même mère, et voilà pourquoi je vais lui dire quelques affaires ».

Vient ensuite la description de l'objet et de son rôle : *« je possède donc cette sorte de chose, cette corne laissée par les ancêtres. Autrefois si des soldats avaient été envoyés dans le village, s'ils tapaient sur les gens et les faisaient prisonniers on prenait cette corne-ci, on mâchait de la kola et on la crachait dessus, et la haine qu'ils avaient en venant dans le village s'adoucissait lorsqu'ils y arrivaient. C'est donc ce qui*

(1) Il n'y en avait pas à Kiéfé, et lors des guerres on allait à chaque fois chercher un féticheur teke-laali.

adouçissait les cœurs de ceux qui venaient : les soldats, les blancs, ceux qui venaient animés par la haine... Quelque affaire que ce soit, qui survient de jour ou de nuit, tu ne peux savoir de quoi il s'agit que par cette corne, qui n'est autre qu'une corne d'antilope, mais les ancêtres avaient le pouvoir magique nécessaire pour fabriquer ces cornes-là. Dans cette corne il y a le doigt d'un homme. Quant il se produit quelque chose, si par exemple j'ai un cadet à Brazzaville ou Pointe-Noire, et si l'on vient me dire que celui-ci est malade je dis alors : « Ah ! C'est vrai » ?. Puis je vais prendre cette corne, en demandant si d'autres que moi peuvent faire une manifestation magique (siku). Puis je commence à interroger cette corne ».

Suivent des invocations où le ngabula interpelle les ancêtres, leur demandant pourquoi ils ont des regrets et provoquent ainsi des maladies, rendant le village maudit. Après quoi : « je demande ensuite de la kola. Lorsque je l'ai, je prends cette corne dans mes mains et crache dessus de la kola : « ne puis-je savoir ce qui s'est passé là-bas ? Ce que l'on nous a dit peut être vrai ou faux, si l'on ne me met pas au courant comment pourrai-je le savoir ? » Le soir quand je serai couché c'est elle qui viendra me dire tout cela. C'est donc la gardienne du village. »

De la possession de cet objet qui le désigne comme ngabula découlent pour lui des obligations auxquelles il ne peut pas toujours faire face : « Voilà pourquoi, lorsque les enfants laissés par mes ancêtres et mes propres enfants ont vu que j'avais un coq déjà gros et pourvu d'ergots ils arrivent avec deux dame-jeannes de vin : « nous venons voir notre père Mayembu. » Or ils viennent à cause du poulet qu'ils ont vu et ils cherchent un prétexte pour le manger. Et lorsque j'arrive, je leur dis : « j'ai toujours déclaré que je ne peux considérer mes neveux, les fils de ma sœur, mes propres enfants et les enfants de mes oncles autrement que sur un pied d'égalité, parce que je n'ai personne à qui je puisse dire qu'il n'est pas mon fils. » Quand mon propre enfant arrive, si je n'ai pas un poulet à lui donner et si je lui en ai donné une fois déjà, il ne faut pas qu'il ait des regrets mais plutôt qu'il se dise : « le père n'avait rien aujourd'hui » ; si c'est mon neveu qui vient et que je n'aie rien à lui donner il faut aussi qu'il se dise : « l'oncle n'avait rien à me donner ».

La corne se transmet d'aîné à cadet par désignation de celui qui paraît le plus apte à diriger le village : « Quand Kisaku Ntsindi donna naissance à Pinda Kisaku, celui-ci me donna alors naissance. Cette corne m'a été laissée par eux, elle était chez le défunt Ngukulu Mayembu. Elle m'échut lorsque celui-ci eut une hernie et partit à Madingou. Avant son départ il me dit : « mon petit-fils » ? « oui » ; « cette corne ne restera chez personne d'autre que toi. Je te la donne, je vais à Madingou car Nguaka m'a ensorcellé, mais le jour où je mourrai à l'hôpital de Madingou tu verras un oiseau se poser sur le toit de ta case en criant : « tsüe, tsüe, tsüese, tsüese », et tu pourras te dire que ton grand-père n'est plus, tu pourras commencer à pleurer. Tant que vivront les gens, tu ne connaîtras les affaires du village que par cette corne. Lorsqu'un décès surviendra, de nuit ou de jour, tu le sauras par elle. Si le décédé n'était que de passage tu le sauras. Si un Blanc qui a l'intention de provoquer des bagarres arrive, tu ne pourras l'adoucir que par cette corne et la kola ». C'est ce que m'a dit mon grand-père, le père de mon père.

— Et toi qu'en feras-tu à ta mort ?

— Pour ce qui surviendra après ma mort j'ai déjà convenu ceci au sein du clan (kanda) : « lorsque je serai mort, moi Mayembu, et bien que les plus vieux soient Zomo et Mankondi, j'ai décidé que le seul qui puisse être le chef du clan que je laisserai et qui puisse me remplacer c'est Ngukulu Nkenge. Aussi lorsque Ngukulu Nkenge apprendra que je suis sur le point de mourir il faudra qu'il vienne avec tous ses bagages. Il doit tous les amener car il ne pourra plus retourner à Brazzaville, et s'il en doute et que je meurs un dimanche Ngukulu me suivra aussi un dimanche, car le chef du clan que je nommerai ce sera lui et non Zomo, car je me rends compte que Zomo, de même que Mankondi, ne saura pas s'occuper du clan. Comme autrefois chaque chef de clan pouvait savoir quel serait le cadet le plus apte à lui succéder et à s'occuper des siens jusqu'à sa mort, ainsi j'ai nommé en conséquence Ngukulu Nkenge. En outre si à ma mort Ngukulu traînait quatre ou cinq jours à Brazzaville dans l'espoir d'y demeurer toujours, alors si on m'a enterré un dimanche il me suivra aussi un dimanche. C'est ce que j'ai toujours dit. Donc je dirai à l'heure de ma mort, quand ma voix

ne sera pas encore éteinte : « ne regrettez rien, car c'est Dieu qui nous sépare. Pour moi tout est fini mais cette corne demeure chez un tel », *et c'est moi-même qui la lui remettrai en mains propres* ».

CULTES DIVERS

Il existe encore, en sus de ceux que nous avons énumérés, divers autres cultes, comme celui qui est à l'origine des « maisons des esprits » (*manzo ma bakuyu*) :

« *Quand tu es souvent malade, tu construis la maison de l'esprit et on ne t'ensorcelle plus. Si cet esprit est « grand » (mukutu) c'est lui qui veille sur ton clan. Cela ne signifie pas que l'on peut voir cet esprit car si tu en voyais un tu ne pourrais plus ouvrir la bouche pour parler. On construit cette maison pour qu'il puisse s'y abriter quand il pleut* » (*Manguembo*).

On trouve ces maisons dans beaucoup de villages. Elles remplacent le muziri et le mukomo là où ils sont absents, comme à Kiéélé.

LES CIMETIÈRES

Les morts étaient enterrés à proximité du village. Au centre du cimetière un grand trou, d'un mètre de diamètre environ et de deux à trois mètres de profondeur (d'après ce que l'on peut en juger par ceux qui subsistent) servait de sépulture aux chefs. Ces « *bulu dia kitu* » (mot à mot « trou pour la fête ») servaient de point de rencontre pour les cérémonies :

« *Les trous de fête (bulu dia kitu) sont là où on organisait les réjouissances. Il y avait au-dessus un grand arbre appelé musiangiri, et on disait à son propos : « tant que vous vivrez n'abattez pas cet arbre ». Il est devenu très gros, atteignant la taille de cette case là, je crois bien même que cette case est plus petite que cet arbre là.* »

Les corps étaient placés en position accroupie, les bras en croix et la tête tournée vers l'est, où se trouve le royaume des morts : « *Nous devons les enterrer en creusant des fossés comme ceci, et en leur tournant la tête de ce côté-ci, là où se lève le soleil. On ne met jamais la tête d'une personne de ce côté-là, jamais car pour eux après leur mort leur pays se trouve de ce côté. N'as-tu pas déjà entendu que les miracles des armées du salut et des religions d'eau sortent par ici ? « ... Donc tout le peuple beembe décédé a son royaume dans cette direction... »*

Des esclaves étaient enterrés vivants en même temps que leur chef, pour qu'ils continuent à le servir outre-tombe.

C — GUERRE ET ESCLAVAGE

Dans ce chapitre nous présenterons tout ce qui a trait à l'organisation politique et judiciaire, car les guerres, et l'esclavage qui lui est étroitement lié, remettent sans cesse en jeu le mécanisme de ces institutions. Nous verrons successivement comment survenaient les guerres, leur déroulement et leur sanction.

1. Les causes des guerres : l'esclavage

Les causes des guerres sont multiples, tous les motifs étaient bons pour « aller se battre et s'entre-tuer ». Ce n'était cependant que des prétextes dérivant tous de l'insécurité provoquée par l'esclavage,

suivant un processus d'enchaînement bien décrit à Bandzangui : *« autrefois s'ils voyaient qu'un chef n'avait pas de fusil ils allaient l'attaquer, tuaient les aînés et s'emparaient des cadets et des femmes qui devenaient leurs esclaves. Cela se produisait pour ceux qui n'étaient pas armés, et c'est ce qui poussait à aller vendre des hommes... »*

« ...Ils vendaient donc ces enfants parce qu'ils avaient faim et pour pouvoir acheter des fusils pour protéger leurs hommes. On leur donnait en échange de la poudre de chasse, des pagnes appelés milasi que l'on ne voyait pas ici, et des fusils, nos aînés n'avaient pas d'autre moyen d'en avoir ».

La nécessité où l'on était de se défendre poussait à s'armer ; pour acheter des fusils et de la poudre de chasse il fallait vendre des esclaves, et le meilleur moyen de s'en procurer était de faire la guerre...

L'esclavage sanctionnait aussi certaines relations sociales et frappait surtout les pauvres : *« si à la mort de sa femme le mari réclame à sa famille ce qu'il a perdu par ce décès (et qu'on ne puisse le rembourser) il saisit le débiteur, coupe un bois en forme de fourche et le lui attache au cou ; s'il a de nouveau une femme il va trouver quelqu'un qui possède des porcs et lui vend cet homme. Celui-ci est désormais appelé esclave, même s'il était chef auparavant ; puisqu'il était pauvre il est devenu esclave ». De même : « il fallait aussi entendre par esclaves ceux qu'on vendait, à la suite d'une histoire. On s'entretuait et il fallait ensuite que chacun des adversaires paye (en fournissant des esclaves) pour régler cette affaire ».*

On remarquera l'identité de valeur établie entre les produits interchangeable qu'étaient les esclaves, les fusils et les porcs, d'où l'importance accordée à l'élevage de ces derniers et le prix que l'on attachait à la possession d'une truie (cf. l'histoire du partage de Mbello, p. 54).

Lors du décès d'un homme riche et puissant, la coutume de tirer des coups de feu en l'air obligeait à vendre des esclaves pour avoir de la poudre : *« la poudre de chasse ne servait qu'à faire la guerre et à tirer en l'air en cas de décès. On vendait au moins trois personnes pour en enterrer une, par exemple si un riche mourait et si on n'avait pas d'argent pour l'enterrer. Voilà pourquoi l'esclavage se répandit beaucoup sur notre terre ».*

Les châtiments qui attendaient les esclaves récalcitrants étaient terribles, on n'hésitait pas à les supprimer pour faire un exemple : *« pour tout vin (de palme) qu'il récolte, l'esclave doit donner les « mikila » (part de la récolte) à son maître. S'il refuse de les donner il est mis à l'amende, et doit donner deux ou trois poulets que le maître mange avec les autres esclaves... Si l'esclave est trop récalcitrant, s'il refuse d'obéir, vole, fait du scandale avec les femmes des autres et si son maître n'arrive pas à le raisonner, celui-ci lui dit : « Puisque c'est ainsi aujourd'hui tu seras mis à mort ». Certains disaient alors quelquefois : « ne le tue pas mais vends-le pour récupérer l'argent avec lequel tu l'as acheté ». « Non dit-il, si je le fais d'autres voudront faire comme lui pour qu'on les vende ». Il appelle ensuite les autres esclaves : « venez voir ce que je vais faire à votre collègue ; j'agirai de même avec celui d'entre vous qui ne voudra pas m'obéir ».*

Le récit suivant de Nguiri est un bon résumé de l'esclavage et de ses multiples conséquences : *« Si l'on s'apercevait que quelqu'un volait trop, était trop menteur, on le saisissait et on lui disait : « Ah ! Tu voles souvent, eh bien aujourd'hui je vais aller te vendre ». On le liait et on s'en allait demander quelqu'un qui s'offrit à l'acheter un certain prix. On prenait une fourche qu'on lui mettait au cou, attachée par un fil de fer, avec un fer cloué sur le devant, et on lui liait les mains posées sur une pièce de bois pour éviter qu'il se sauve. Son maître tenait le bois fourchu par lequel il le tirait. Quand ils arrivaient on demandait : « que se passe-t-il ? » « Il vole trop, voilà pourquoi je suis venu le vendre » ; « c'est cela » ? « oui » ; « bon, fixez-moi un prix » « cinq fusils parce que c'est un homme ». Si cet esclave possédait une femme celle-ci partait à sa recherche. Lorsqu'elle arrivait elle donnait des enfants, mais si la personne achetée venait de mourir son propriétaire disait : « ce sont là mes esclaves que j'ai achetés, ou ce sont ceux qui ont suivi celui qu'on m'a vendu », et il les réduisait aussi en esclavage. Quelqu'un pouvait encore arriver*

et dire : « c'est moi qui ai trouvé l'acheteur quand ils passaient, cette famille m'appartient donc ». Alors on lui donnait un fusil c'est-à-dire quatre chapeaux de poudre de chasse.

En ce temps là on achetait la poudre chez les prêtres, ainsi que les pagnes et les fusils à piston, et c'est le prêtre qui achetait les esclaves. On allait donc vendre les esclaves chez le prêtre pour qu'il nous donne de la poudre, des pagnes et des fusils. Après avoir obtenu ces produits si on rencontrait une femme ou un homme, on l'achetait. Pourquoi achetait-on les gens ? Tout simplement parce qu'il y en avait qui, en voyant la femme d'autrui, voulaient faire du scandale avec elle. Si on les surprenait ils devaient payer une forte somme. S'ils ne pouvaient pas payer ils prenaient par exemple leur sœur pour la donner en guise de dommages et intérêts. Celui qui en bénéficiait s'en allait la vendre très loin, afin que le débiteur ne puisse dire un jour : « ma sœur est proche, elle a des enfants, ceux-ci doivent venir dans mon village ».

Vous voyez que les Bakougni, les Loango et les Bakamba ne sont pas nombreux, c'est nous, les Bembe, qui allions leur vendre des hommes, par suite des guerres, des réparations pour les femmes et des vols. Pour un poulet volé par exemple il fallait fournir trois hommes. Lors des guerres certaines familles se dépeuplaient et ceux qui restaient devenaient tous esclaves. Autrefois, au temps des ancêtres, si quelqu'un faisait trop de scandale on se disait : « mais a-t-il une famille » ? « oui » ; « bon, faites en sorte qu'il tue quelqu'un pour qu'on puisse prendre sa famille et les vendre tous comme esclaves ».

Les ancêtres avaient un fétiche nommé « malembe ». Ils prenaient un petit « mukonsi » (tambour d'appel) auquel ils attachaient un petit paquet de fétiches (futa) et ils mettaient le tout dans les cases. Si c'est un homme qui le faisait il attrapait l'esprit d'une femme par exemple. Le mari se disait : « hein, ma femme ? Ko, ko, ko, le fétiche lembe est dévoilé ». Le coupable devait donner cinq personnes pour cette histoire, et des porcs pour les gens du fétiche lembe. S'il ne les donnait pas, la guerre éclatait, les gens mouraient et à ceux qui avaient perdu les leurs on donnait des hommes en remplacement, lesquels étaient vendus ».

On peut tirer de ce récit que les Bembe ont tenu consciemment le rôle de pourvoyeurs d'hommes pour « les Bakougni, les Loango (Vili) et les Bakamba ».

Sur l'esclavage en tant que fléau social et les raffinements de cruauté auxquels il donnait lieu voici un témoignage éloquent : « On ne pouvait avoir de beaux enfants ; quelquefois même alors que leur mère dormait à côté d'eux on prenait des feuilles de bananier que l'on réchauffait au feu, on mettait les enfants dans une moutête sur les feuilles et on partait avec. Leur mère avait beau pleurer : « ah ! mon enfant » ! elle ne pouvait que pleurer car si elle sortait on lui tirait dessus. Les mères ne pouvaient savoir qu'on allait vendre leurs enfants. Si une femme avait perdu son mari elle était enfermée dans sa maison et quand les enfants sortaient on les prenait et on se sauvait avec. Après cela les enfants étaient perdus, où pouvait-on aller les chercher ? car si l'on sortait loin pour pleurer, on vous tirait dessus et vous mouriez ».

Les missionnaires de la Bouenza, installés près de là dès 1892 semblent avoir aggravé les choses sans s'en rendre compte. Désireux, pour se procurer des catéchumènes, d'acquérir les esclaves qui transitaient près de chez eux ils devaient les racheter aux tarifs en vigueur, et fournir par conséquent à leurs clients des fusils et de la poudre. Les Beembe en profitèrent largement car cela les rapprochait de leurs sources d'approvisionnement qui se situaient auparavant au-delà de Madingou, et le commerce des esclaves s'en trouva facilité (1).

A ce jeu certains villages s'enrichirent de façon importante : « *Les Blancs dirent* : « nous cherchons Nkenge Kizimu, celui qui passe pour être redoutable, et encore Mabika, celui qui possède les abeilles ».

(1) J. DELCOURT, p. 398, cite un des missionnaires : « ...à la saison de la chasse on m'offre presque chaque jour des garçons contre de la poudre ou du plomb... », et p. 429 : « Bwanza demeure un centre important de rachat d'esclaves. Les pères ont pu racheter discrètement 80 petits esclaves... »

Il s'agissait de jeunes hommes très méchants que l'on appelait ainsi. Ils ravageaient les villages voisins ; pendant les guerres, leurs fusils étaient toujours chargés de poudre de chasse car ils avaient des hommes riches qui vendaient des hommes pour avoir des fusils et de la poudre. Du matin au soir ils pouvaient tirer sans que la poudre pût s'épuiser, ils tiraient, rechargeaient, l'aîné vous suivait quand vous aviez tiré et il vous en redonnait encore comme l'on fait avec des cartouches».

Les guerres pouvaient éclater pour les motifs les plus futiles : « Autrefois aussi, quand tu avais vu des enfants grandir à ton foyer tu prenais des fusils en proportion de la taille de chacun d'eux et tu les leur donnais. Si d'aventure un étranger passait au village et qu'il ait dit (en supposant que je m'appelle Ndombo) : « Ndombo que veux-tu » ? en me montrant du doigt, alors mes enfants le faisaient prisonnier ou le fusillaient parce qu'il avait montré du doigt leur aîné, et on disait que c'était un brigand. Et il arrivait que la guerre éclatât pour ce motif, uniquement parce qu'un étranger avait montré du doigt l'aîné qui était assis près du foyer dans sa chaise longue».

Le rapt des femmes, le vol, l'adultère sont les prétextes les plus fréquents : « Cela éclatait par exemple si quelqu'un prenait la femme d'autrui sans dot (mbüila). L'autre se disait : « ah ! ma femme » ! « oui », « regardez on l'emmène ». Alors ils prenaient leurs fusils... Quand il y avait par exemple deux morts de chaque côté les aînés venaient juger l'affaire. Après le jugement on prenait celui qui avait tiré le premier coup de fusil, on le donnait en esclavage, on le décapitait et on le brûlait. Parfois c'était à la suite d'un vol ; la personne lésée se mettait à réclamer : « rends-moi ce qui m'appartient » ! « oh ! je n'ai pas d'argent pour te payer » ; « si tu n'avais pas d'argent pourquoi es-tu venu voler ce qui m'appartenait » ? Aussitôt ils se tiraient dessus et quand il y avait un mort de chaque côté ils se mettaient à juger l'affaire. Parfois c'était au cours d'une danse où par exemple trois villages s'étaient réunis. Si en dansant vous touchiez à l'épaule ou aux seins une femme qui n'était pas votre belle-sœur, son mari intervenait alors et disait : « pourquoi as-tu fait cela à ma femme » ? et il vous blessait. « Ah ! Maman je ne me blesse jamais mais c'est un tel qui m'a fait cela » ; « Quoi » ? demandent les autres. « C'est un tel que l'on a blessé ». Alors tous s'enfuyaient et ceux à qui appartenait le blessé allaient le venger, et il y avait un mort. Les autres se disaient : « nous ne pouvons pas rester avec cette dette » et ils tiraient aussi... » (Bandzangui) ». « Ces guerres avaient pour origine la jalousie ; si quelqu'un avait beaucoup d'hommes et refusait de les donner on allait l'attaquer pour les prendre et les vendre comme esclaves afin d'avoir de la poudre et des pagnes. Si celui-là avait au moins deux fusils il défendait son village... » (id.).

Certains conflits avaient enfin pour origine le manquement aux quelques grandes lois qui régissaient le pays (1) : « Supposons... que quelqu'un aille... rendre visite à Mbungu Nzombo (nom du narrateur) lorsqu'il fait déjà nuit, et que quelqu'un lui dise qu'il ne peut pas passer et qu'il l'attrape. Quand vous l'apprenez vous dites : « ah ! le chef un tel a attrapé les gens qui allaient chez Mbungu Nzombo » ; « Quand les a-t-il attrapés » ? « De nuit ». Alors on dit qu'il a manqué à la loi (Kinkondo). Et il faut prendre les fusils et aller se battre... Nous appelions cette loi Manianga puisqu'elle interdisait d'attraper quelqu'un de nuit »...

On peut rapprocher de ce cas les expéditions punitives organisées contre ceux qui rallumaient un conflit déjà réglé par des juges, et dont nous verrons plus loin des exemples.

2. Le déroulement des guerres

Avant d'entrer en guerre, on prenait un certain nombre de précautions, et partout on employait le fétiche mukomo pour se préserver. Celui-ci consistait en un petit canari que l'on enterrait dans une

(1) Nous en avons eu déjà un exemple à propos des marchés.

source proche du village (1) : « *Avant une bataille on faisait des marques sur le corps de chacun pour que les cartouches ne pénètrent pas en eux, quelquefois même elles étaient déviées. Tu ne pouvais être atteint par les cartouches, le fusil éclatait. Cela était vrai autrefois, lorsque nos grands aînés étaient encore sur cette terre*

— *Où mettait-on ce canari ?*

— *Quelquefois, après l'avoir béni, on allait l'enterrer à la source, et si les gens buvaient de cette eau il ne pouvait y avoir de morts au cours de la fusillade... On prenait des cheveux de tous les hommes du village et on allait les enterrer sous l'eau...» (Manguembo).*

Avant le départ une cérémonie, sorte de communion, préservait les guerriers : « *Quand une guerre avait éclaté entre nous, on recherchait un féticheur de mukomo et quand il arrivait, les hommes et les femmes réunis en cercle se mettaient alors à jouer du tam-tam et à chanter les chants de mukomo en se frottant le corps de petites boules de manioc. Entendez par manioc une meule que l'on mettait dans un grand feu ; quand le féticheur avait fini de chanter il s'écriait : « ah ! he » !. Il retirait alors la meule du feu, il en coupait et en donnait à celui-ci avec de la viande de poulet, il en coupait et en donnait à celui-là avec de la viande de poulet. Le féticheur se mettait ensuite à chanter et danser puis il disait : « entendez-vous ? » « Oui » ; « Maintenant, que ce soit n'importe qui qui sera atteint par des cartouches, celles-là ne pourront pénétrer en lui puisque vous avez mangé le manioc appelé meule ; même si ce sont des cartouches d'Européens, elles ne pourront pénétrer en vous, elles ne pourront que se coller contre vous ». C'était donc un fétiche qui existait sur cette terre pour nous les noirs, le féticheur qui faisait cela était ici dans le village, il se nommait Mabiala Mpandi. Après ça ils se battaient avec les gens de Mangantza, de Ntsoumbou ou de Mous-sengue. Même si tu es assis là et que je tire sur toi aucune cartouche ne pourra pénétrer en toi, elles ne pourront que se coller sur ton corps ; aussitôt tu les fais tomber pour les mettre dans ton fusil et quand l'ennemi tourne le dos pour s'enfuir tu tires sur lui et il s'affale sur le sol. Du côté où était le féticheur de Mukomo il ne pouvait y avoir de mort. Quand il y avait un tué on ramassait le sang qui restait dans le cadavre, on amenait ce sang et on nous remettait à nous les aînés du village, pour que nous le conservions. On appelait encore le féticheur de mukomo. Quand il arrivait on ressortait le sang en question pour qu'il le bénît. Votre camp devenait redoutable, même les poulets ne pouvaient mourir si on leur tirait dessus grâce à ce fétiche qui était le gardien de cette terre. S'il y avait encore ici de ces féticheurs je vous dirais de me tirer dessus avec un fusil européen et je n'aurais aucune crainte et je resterais en bonne santé. La cartouche ne viendrait que se coller contre mon corps. Ce sont là les miracles qui s'accomplissaient sur cette terre » (Kintouari).*

Notons que le fétiche était apparemment bien assimilé dans cette partie orientale du pays beembe puisque le féticheur résidait dans le village. A l'ouest il l'était beaucoup moins, et les habitants de Kiélé étaient contraints avant chaque conflit d'aller chercher le spécialiste chez les Téké. S'ils n'avaient pas le temps de le faire ils se battaient sans cette protection.

Les guerriers étaient aussi choisis officiellement, en fonction du sort qui les attendait dans le futur combat :

« *Si une guerre allait avoir lieu, la veille on devait organiser une cérémonie pour tâcher de voir quels guerriers allaient être blessés afin de les épargner. Ils s'alignaient tous, et le féticheur se mettait à faire ses invocations et se mettait à dire : « demain un tel ne doit pas aller à la guerre car autrement il sera blessé ». C'était une façon de choisir les guerriers ».*

Dans les villages importants les guerriers étaient regroupés sur la base des quartiers, et chacune de ces unités était envoyée à tour de rôle au combat.

(1) Alors que le mukomo qui protège le village était contenu dans un gros canari enterré à l'entrée des hameaux (cf. p. 32).

Les opérations d'approche n'étaient pas non plus laissées au hasard, et on recourait pour éviter les mauvaises surprises à une autre technique qui ne pouvait elle non plus être confiée qu'à des spécialistes :

« — *A Nkila comment s'appelait le féticheur spécialiste des fétiches de combat ?*

— *C'était Ntsakila Mboyo qui opérait quand il s'agissait d'aller au combat, et Ndila Nkari... soit au total six très bons féticheurs. Si d'autres opéraient cela ne pouvait réussir, et on risquait d'être tué.*

— *Quand vous étiez en route pour le combat comment procédiez-vous ?*

— *Vous vous courbez et si les ennemis sont proches une mangouste (mubaku) apparaît : c'est le fétiche. Alors vous préparez les fusils car les ennemis vont arriver. « Préparez vos fusils, les ennemis sont proches puisque le fétiche est venu ». Alors tu prépares bien ton fusil car si tu es distrait ils viennent te tirer dessus là où tu te trouves. C'est ainsi que faisaient les ancêtres.*

— *A qui appartient le fétiche qui va vers vous ?*

— *Au féticheur ; il l'a envoyé là-bas pour qu'il revienne vous avertir.*

— *Il va voir les ennemis ?*

— *Oui, il y va et revient vers vous.*

— *Mais si les ennemis voyaient cette mangouste ?*

— *Ils ne peuvent pas tirer sur elle. S'ils le font les autres sont avertis et peuvent les attendre, cachés, et les tuer.*

— *Que se passe-t-il quand la mangouste va chez les ennemis ?*

— *Si elle vous revient aussitôt vous savez que les ennemis sont proches ; vous vous asseyez et un moment après ils arrivent. Et quand vous entendez leurs voix vous tirez car ce sont ceux avec lesquels vous allez vous battre qui arrivent ».*

Il n'y avait pas de barrière autour des villages, mais une ceinture d'ananas en tenait lieu, et gênait considérablement l'approche de guerriers allant nu-pieds. Des guetteurs installés dans les branches des grands arbres surveillaient les mouvements de l'adversaire.

La bataille elle-même pouvait être assez intense et acharnée : « *puis en parcourant, parcourant les champs ils se rencontrent* ». « *Ah ! voilà ceux que nous cherchions* », puis se trouvent face à face : « *méfiez-vous* » et tou (1), tou, l'autre alors chante « *mama ha ho ! mama ha ho !* » Ceux qui sont restés au village se disent : « *Ah, là-bas il y a déjà une affaire, dépêchez-vous* ». A leur arrivée ceux d'ici tirent, les autres tirent aussi, le mpiayi (fétiche) à la main. L'autre jette son pagne, vous vous battez alors nu. Tou ! cet homme-ci passe, tou ! celui-là passe, tou ! celui-là passe. Certains commencent à fuir. « *Hein, hein, Ah dépêchez-vous* ». Ceux qui sont faibles, si vous êtes plus forts qu'eux au combat, vous allez jusqu'à les faire entrer dans leur propre fourré, comme sont ces fourrés ci, vous brûlez ensuite le fourré, vous brûlez aussi les maisons. Chacun, tou ! met le feu, tou ! met le feu, et d'autres fuient derrière ».

Mais la plupart du temps elle se réduisait à quelques escarmouches, et prenait même des allures de vendetta, tout s'arrêtant dès qu'il y avait un nombre de morts jugé suffisant de part et d'autre :

« *Un jour nous étions restés seuls avec l'oncle Mulomo, l'oncle Nsati qui avait épousé une femme de Nkila étant parti cueillir des feuilles à Madingou ; il plut et quand cette pluie cessa on entendit des pleurs : on avait déjà attrapé deux femmes et deux jeunes hommes. Ils se battirent et il y eut aussitôt un mort, un*

(1) Onomatopée imitant le bruit des coups de feu.

de Kimbundi, et ils continuèrent à tirer. Le lendemain les Mimbundi revinrent tout fusiller, tuant mon oncle Mulomo. Alors nous nous sommes dit : « il faut que nous vengions notre oncle ». Nous étions déjà assez grands. Autrefois quand on atteignait cet âge on avait déjà forgé un fusil pour nous, en nous disant de l'utiliser en cas de bataille. Le lendemain nous tuâmes nous aussi un Mumbundi... »

Parfois même il n'y avait qu'une simple embuscade : « Ils se moquaient de mes parents au grand marché de Moyuondzi, dont l'emplacement était immédiatement après le petit ruisseau. Quand mes grands-parents y allaient on frappait leurs enfants ; alors Mussahu Ntamba Mbumbi prit son fusil... il s'agenouilla et leur tira dessus en tuant huit sur place et en blessant un neuvième qui mourut le lendemain ».

Les femmes elles-mêmes pouvaient aussi s'en mêler :

— « Pouvez-vous nous raconter l'histoire où une femme vengea son frère avec un canon de fusil ?

— Cela se passa à Boumbi. Quand les gens de Boussoumouna tuèrent son frère ils dirent ensuite : « cette femme nous empêche souvent de toucher aux safous, aux cabris, et à tout ce qu'a laissé son frère, qui va donc les prendre ? » Alors celle-ci, qui avait déjà des cheveux abondants, prit un canon de fusil qu'elle bourra de poudre et de plombs, et descendit à Boumbi où elle demanda qu'on lui forgeât une houe. Ils prirent donc le canon et le mirent au feu, et quand vint le moment de forger elle s'enfuit. Aussitôt le canon éclata, faisant huit morts ».

Chaque clan avait sa devise pour aller au combat : « Les aînés de notre clan étaient Ntsendu Mwandza et Massala Mbaku, et ils disaient : « Ah ! Lubondo de ma mère, Maleke Mwanza. Si tu fais des blagues aujourd'hui nous mordrons la poussière ». C'est là la devise de mes deux aînés. Ils louaient ainsi leur sœur Lubondo, et Maleke Mwanza... A Nkila on disait : « moi le frère de Mboyo Bungu, tout ce que tu veux il faut qu'on le fasse », et la guerre éclatait ».

3. La conclusion des conflits

Les guerres prenaient habituellement fin dès que l'initiateur estimait avoir atteint ses buts, ou plus simplement par lassitude : « Celui qui disait : « C'est fini, je ne veux plus qu'on s'entretue », prenait une quantité de poudre et deux boîtes de plomb qu'il remettait à un juge en lui disant : « va là-bas leur dire qu'on cesse de se battre ». Cet homme prenait alors des plumes rouges et blanches qu'il attachait au bout d'un bâton à l'aide d'une feuille de palmier et en passant il disait : « que personne ne tire, je suis un passant », puis même si les adversaires avaient leurs fusils déjà prêts ils sortaient et lui demandaient : « qu'est-ce que tu es venu faire ici ? » « ah ! celui avec qui vous vous battez m'a envoyé pour vous dire qu'il ne veut plus se battre, qu'il y a eu assez de victimes » « ah ! c'est cela. Mais il faut que l'on juge cette affaire ». On ne voyait pas celui avec qui l'on avait affaire et l'on agissait par des représentants pour mettre fin aux guerres ».

Il fallait l'intervention des juges (*nzonsi*), car ceux-ci jouissaient d'un statut leur garantissant l'immunité, et pouvaient seuls s'aventurer sans risques dans un village en état de guerre : « Si tu te déplaces pour juger et que l'on te tue, on manque à la loi (*kinkondo*). Tous les villages se réunissent pour détruire celui des coupables et brûler les maisons... « C'est vous qui l'aviez appelé et maintenant vous le tuez » ? Et cela par toute la terre. On ne peut donc frapper un juge, aussi grave que soit le litige ».

Le pouvoir judiciaire était aux mains des *mfumu mpu* ou « chefs couronnés » dont c'était l'attribution la plus importante : « Ceux qui ont le don de la parole se fixent un jour, et tous les chefs qui ont un chapeau (*mpu*) se réunissent pour juger l'affaire. L'un d'eux parle, parle, puis se tait, un autre aussi, et lorsque le dernier a terminé ils claquent des mains et disent : « voilà comment se présente ton affaire, comme toi, le coupable, tu le sais » ; « oui » ; « il faut aller en sous-commission ». Parfois quatre, cinq, huit ou dix aînés se lèvent et se disent : « que convient-il de faire » ? « il faut un paiement en argent ». Quelquefois ils pren-

nent des hommes et ils les donnent malgré ton refus : au moins trois personnes. Cette fois l'affaire est réglée, mais il faut encore arracher le légume musoso (1). L'un le tient par ici, l'autre par là, et on dit : « l'affaire est réglée, hé ! » ils arrachent le légume et le jettent par-dessus le toit d'une maison. Si tu recommences alors tu manques à la loi ».

Le jugement est rendu plus solennel par l'appel au *nkondi* (cf. page 60) auquel on demande d'intervenir si les clauses n'en sont pas respectées : « lorsque les juges viennent on leur donne du vin et l'on décharge les fusils des deux côtés. Lorsque les gens se sont regroupés les juges leur disent de chanter et demandent deux fusils à chaque partie. Ils disent : « *toi le coupable tu dois rembourser ce que tu dois. Si tu ne rembourses pas, nkondi nsal nkita - wa ndia (fétiche nkondi « mange-le »)* (2). *Celui qui provoquera à nouveau son ami : nkondi sie, sie (nkondi tue-le) et celui qui ne fera plus d'histoires : nkondi yoko, yoko (nkondi passe) ».* Ainsi quand ils se sont promis des *nkondi* ils se séparent et l'entente règne à nouveau. Les batailles prennent fin, mais malheur à celui qui recommence ».

Le métier de juge pouvait être très lucratif comme on le voit ici puisque les deux parties doivent donner deux fusils en guise d'honoraires.

Voici les attendus d'un jugement et la conclusion qu'on avait donnée à une guerre survenue entre les habitants de Kintouari, Makala et Mpandi Mapa et qui avait été déclenchée à la suite d'un meurtre : « Pour régler cette affaire il faut trois esclaves : dans le premier la partie inférieure symbolise la paille, la partie supérieure l'esclave (3), et les deux autres vont remplacer la personne qui a été tuée. Ils payent donc. Quand ils auront fini les juges viendront dire : « bon, dites d'abord : yoyo — yoyo, et : Nkondo ntsal nkita — wa ndia », et quand ils auront dit cela, cette affaire est finie, mais si tu recommençais, alors « Nkondo ntsal nkita — wa ndia ha ho » ! Ils font ensuite une marque sur un arbre. Cette affaire est terminée.

— *Qu'en est-il des personnes qu'on a données et de celle qu'on va tuer ?*

— *On va tuer celle qu'on a donnée en premier, mais s'il n'y a pas d'esclave on attrape le coupable lui-même, on lui lie les mains et les pieds, et quand les hommes de tous les villages et ceux de son village sont rassemblés ils vont sur une colline, attachent la victime à un arbre, la fusillent, entassent beaucoup de bois, et la brûlent. Enfin les deux autres esclaves passent au service du propriétaire de la personne qui a été tuée.*

— *Que donne-t-on encore ?*

— *Des porcs, cinq gros porcs, c'est ce qu'on appelle « matatu », et les « mahende », tout cela sert à éloigner les femmes qui pleuraient le regretté, qui pleuraient le mort.*

— *Qu'est-ce que les mahende ?*

— *Les mahende ! On les offre aux hommes avec lesquels vous vous battiez dans le village, aux femmes qui se roulaient par terre en signe de deuil, à chacun des trois groupes qui se sont réunis, celui de Mpandi Mapa, celui de Makala et celui de Kintouari. Quand vous avez tué ces porcs, celui de Kintouari en emmène une part dans son village, qu'ils vont partager, et celui de Mpandi Mapa emmène aussi sa part. Celui de Makala reste avec la sienne qu'il partage entre les femmes et les hommes. Ils étaient tous de la famille de cette regrettée personne qu'on venait pleurer, et puisque l'affaire est finie on leur a donné ces mahende pour radoucir leurs*

(1) Solanacée dont on consomme les feuilles à la façon des épinards.

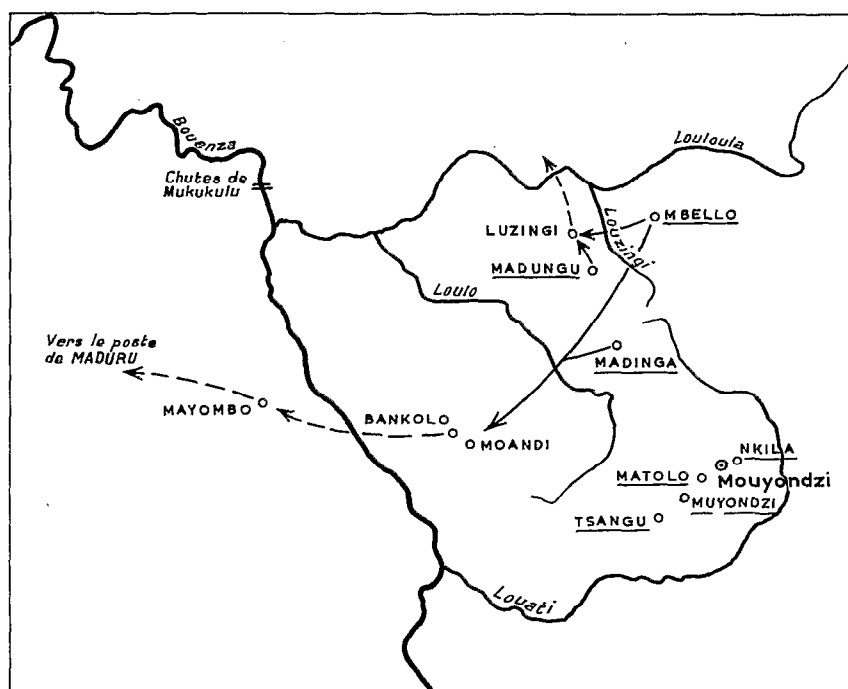
(2) Expression imagée désignant une action magique par laquelle on agit sur un individu en ruinant sa santé.

(3) Cet esclave sera sacrifié, et on le divise symboliquement pour qu'il représente les deux parties de la sanction infligée au responsable du conflit ; la paille est précisément l'esclave qui sera brûlé, et la partie supérieure ceux qui seront livrés en réparation du dommage subi.

cœurs. Ces mahende qu'on a donnés, dès qu'on les a tués : « radoucissez vos cœurs, vous tous, les femmes comme les hommes, mangez cette viande pour que vos cœurs se radoucissent ».

Il était interdit de rallumer un conflit après le jugement. A ceux qui le faisaient on infligeait les sanctions les plus sévères : *« Ils prenaient ensuite le responsable de cette bataille qui avait manqué à la loi (kinkondo), qui était appelé maintenant esclave, et ils l'amenaient au marché, où tous ceux qui passaient devaient lui faire une blessure à l'aide d'un couteau. On le tuait ensuite et on le brûlait. C'était un récidiviste ».*

Il semble qu'à la veille de la conquête coloniale il se constituait autour de quelques chefs de guerre un embryon d'organisation politique. Nkenge Kizimu à Mbello avait ainsi réussi à regrouper autour de lui certains villages du clan mumbundi. On le comparait à la lune et il commandait à ses subordonnés : les « étoiles ». Il mena plusieurs expéditions contre ses ennemis, s'emparant des biens et des terres des vaincus. Voici ce que raconte son fils Kizimu Ngondo (1).



LEGENDE

- Mouvements de Nkenge Kizimu
- - -> Villages en fuite
- NKILA Villages du clan mumbundi

Echelle

0 2 10 km

Fig. 3. — Les expéditions de Nkenge Kizimu

(1) Ngondo signifie pleine lune.

« Nous nous sommes battus aux côtés des habitants de Ngiri (1), dont vous voyez la forêt là-bas. Ces derniers avaient commencé à se battre seuls contre les gens de Luzingi, qui tuèrent un des nôtres. La nuit venue, ceux de Ngiri se dirent : « nous nous battons seuls, que font donc nos frères de clan ? » Quand leurs adversaires de Luzingi eurent vent de cela ils prirent peur : « Nous sommes entourés par les habitants de Madungu et de Mbello, et si tous ces gens du clan mumbundi se liguent contre nous nous ne pourrions pas leur résister ». Alors la nuit venue ils ramassèrent leurs affaires et s'enfuirent de l'autre côté de la Louloulou. Le lendemain les hommes de Mbello prirent leurs fusils et partirent. Ils virent que tout le monde avait fui, il n'y avait plus que les porcs ou les cabris. Quand les membres du clan mumbundi se furent rassemblés ils se dirent : « Notre mort ne sera pas vengée mais leur terre nous revient puisqu'ils ont tiré sur quelqu'un et se sont enfuis. Vous gens de Madungu, nos frères de clan, vous travaillerez sur leur terre de ce côté-ci, et nous autres nous occuperons ce côté-là ». Donc par la suite les habitants de Mbello allaient faire leurs champs au-delà de la Luzingi, et les gens de Madungu pouvaient venir de côté-ci. Quant aux habitants de Luzingi ils demeurèrent longtemps sans pouvoir voir personne ».

« ...Il avait fondé un grand village, Mbello, et il possédait Madinga et Madungu. Puis ceux de Madinga eurent à se battre avec les gens de Moandi, ils se battirent, se battirent, puis on tira sur leur chef Mabika. Ils vinrent alors trouver Nkenge Kizimu et lui dirent : « On a tué Mabika, le chef de notre village, pourquoi restes-tu donc assis, toi et tes étoiles » ? « Mabika est mort » ? « Oui il est mort ». Mon père ordonna alors de jouer du mvumvuri (2) et tout le village se rassembla : « Chargez vite les fusils pour aller vous battre », et il demanda : « Mais comment s'appelle le village des coupables » ? « C'est Moandi et Bankolo ». Les gens de Mbello rassemblèrent leurs fusils et partirent. A leur arrivée il déclara : « pourquoi vous battez-vous ici, il faut entrer dans le village ». Ils entrèrent alors dans le village, tuant hommes et femmes pour venger la mort de Mabika, et les gens de Moandi s'enfuirent de l'autre côté de la Bouenza.

Malheureusement pour Nkenge Kizimu, les Français étaient déjà installés à quelques journées de marche, au poste de Maduru, et s'apprêtaient à envahir le pays. Les doléances des vaincus, qui s'étaient réfugiés auprès d'eux, leur fournirent des renseignements précieux et des alliés : « Arrivés de l'autre côté de la Bouenza les gens de Moandi dirent ce qui s'était passé au chef de Mayombo, Mpendi : « Il y a là-bas Nkenge Kizimu et ses étoiles qui sont très méchants et qui tuent hommes et femmes à cause de leur chef Mabika que nous avons tué ». « Oui, mais que faut-il faire » ? « Il faut aller voir l'adjutant Chapot qui s'est installé à Maduru ». Ils se rendirent là-bas. L'adjutant demanda : « Il y a là-bas une lune avec des étoiles » ? « oui » ; « comment s'appelle-t-il » ? « Nkenge Kizimu ». « Peut-il se battre avec moi » ? « Il ne peut même pas te sentir ». L'adjutant vint alors avec ses militaires ravager le village ».

D — LES FÉTICHEURS

Nous nous contenterons de quelques notations rapides à leur propos car on ne peut parler de leurs méthodes de travail sans en avoir fait une étude détaillée. Comme les juges, ils jouissaient d'un statut spécial : « de même si vous avez tué un féticheur, aussi nombreux que vous mouriez, vous ne pouvez plus avoir recours aux services de l'un d'eux », et ils formaient donc une sorte de corporation où les sentiments de solidarité jouaient un rôle important.

(1) Quartier de Mbello.

(2) Instrument de musique en corne d'antilope (cf. *infra*, p. 58, note 3).

Ils étaient fréquemment mis à l'épreuve ce qui permettait d'éliminer les charlatans : « *Autrefois nous consultions des féticheurs, c'est-à-dire un ami qui fait des miracles. Quand il arrive tu prends un morceau d'une palme que tu frottes sur ton corps et que tu lui donnes ensuite. Il ouvre alors son paquet de fétiches tandis que de l'autre côté le tam-tam résonne, et il se met à chanter : « nga mbasi ku kimangu, mbari makume, mbari kimangu » « c'est ceci et cela, tel est le motif de la maladie : quand il dormait il a fait un rêve dans lequel on était venu lui donner des tubercules crus, or c'était un don de chair humaine (1) et quand on lui a fait ce don il est tombé malade. Mais attendez je vais demander encore pour savoir qui lui a donné cela : « cette maladie vient-elle de Dieu, d'une personne vivante ou d'un diable » ? Il se met encore à chanter le premier chant qui a une importance primordiale dans la recherche de la maladie. « Ah ! j'ai demandé si c'est Dieu qui lui a donné cette maladie ou une personne vivante ou un diable, mais où cette maladie est-elle localisée, dans le ventre, la tête, les pieds ou sur le corps ? Aussi avant de passer aux oracles je vais d'abord chercher à savoir où est cette maladie », puis il se met encore à chanter : « mbanda makumba, mbari makume, kulu (le pied) kua bele ya o — mutu (la tête) wa bele ya o — milu (les pieds) mia bela ya-o — mioyo (le ventre) wa bele ya o ». Aussitôt son corps frémit.*

S'il fait cela c'est que le malade ou les propriétaires du malade n'avaient pas voulu dire de quoi il souffrait et lui, doit chercher en faisant des invocations et tout en tâtant le patient (2). S'il touche l'endroit malade aussitôt son corps frémit pour signifier que c'est là que le malade souffre. Pour savoir si c'est le pied, les côtes, le cœur, la colonne vertébrale qui lui font mal et si cette maladie a été cachée il chante, et s'il découvre la maladie, alors on dira que c'est un vrai féticheur, mais s'il n'y parvient pas, on dira que ce féticheur ne possède pas un vrai fétiche, on l'invite à emballer son matériel et à s'en aller. Chez nous donc on ne consulte un féticheur que si on l'a d'abord éprouvé ».

De même le féticheur n'est rétribué que si le malade guérit, disposition qui paraît fort sage :

« — Parlez-nous un peu des fétiches.

— Tous ceux qui en ont doivent les pratiquer. Si un féticheur soigne quelqu'un, à sa guérison, celui-ci lui remet de l'argent. Tant que le malade n'est pas guéri tu ne peux prendre son argent, car si tu le fais cela devient un sujet de disputes. Si tu guéris souvent, tes mains sont bonnes et tu en retires de l'argent. »

Il y a des spécialistes, comme Mbungu Ntsoko à Manguembo, qui pratique la gynécologie :

« — Tu soignes aussi ?

— Oui, et j'ai déjà 33 Mbungu et 22 Ntsoko pour le fétiche que je pratique avec mes mains.

— Qu'est-ce que ces Mbungu ?

— Ce sont ceux à qui je donne ce nom après la naissance.

— Les Ntsoko aussi ?

— J'en ai chez Mangubi Mambambi, et là-bas chez Masala Ngambulu. Lorsque je fais des fétiches (et que cela réussit) après l'accouchement on donne à l'enfant le nom de ma mère (Ntsoko).

— Quel est ton fétiche ?

— Busui, c'est celui de notre clan Bahandi. Si quelqu'un maigrit il suffit de prendre les bankengu (3), de les écraser et de les lui faire manger pour qu'il grossisse le lendemain. Quand la grossesse est douloureuse

(1) Autrement dit : il a été victime d'une opération de sorcellerie.

(2) Les péripéties de cette recherche sont excellemment décrites par H. PEPPER in « Mumpa, cérémonie fétichiste bembe », Encyclopédie de l'Union Française, A.E.F., pp. 566-572.

(3) Nom de poisson.

il suffit de prendre lelembe (1) et mumpoko (1), de les mélanger et de les faire prendre en tisane, et le lendemain tout va bien. A Mpandi nous avons notre Busui, il était à Nkamba d'où viennent nos ancêtres. Si une femme enceinte vient à maigrir on ne peut la guérir si on ne fait pas cela et si elle accouche elle ne donnera qu'un enfant maigre qui mourra peu après. Par contre si vous procédez correctement lorsque l'enfant sort il est gros comme cela et il crie : kie, kie, kie, et c'est bien ainsi. Ce sont les coutumes des ancêtres, les fétiches qu'ils nous ont laissés.

— Faut-il être béni (kubembe) pour posséder ce fétiche ?

— Bien sûr, il fallait des féticheurs dans le clan pour pouvoir te bénir, sinon tu ne peux pratiquer, et ceci par clan. Si un féticheur meurt on te fait sauter par-dessus son cercueil, et alors tu peux commencer à pratiquer car les esprits se diront : « s'il ne pratique pas comment pourrions-nous avoir des hommes dans le clan » ? C'est cela Busui.

— D'autres clans possèdent-ils aussi le Busui ?

— Autrefois chaque clan avait son stock de fétiches. Par exemple j'avais vu de gros tas de fétiches chez ton grand-père au pied d'un safoutier. Lumaki Mbanga avait aussi des fétiches, nous l'avons vu un jour avec le grand-frère étendre ses paquets de fétiches au soleil. Si ton clan n'a pas de fétiches il dépérit.

— N'importe qui peut-il en user, même d'un autre clan ?

— Oui, il peut en user. Vous voyez les pierres qui sont là, on y a soigné une femme venue de Dolisie, elle est venue se soigner car elle avait mal au ventre, et dans ce cas il faut la « brûler » avec les pierres.

— Comment fait-on ?

— Vous allumez un feu puis vous l'éteignez, vous asseyez la patiente sur les pierres et vous l'arrosez en la couvrant de nattes et de pagnes. Ce qui était dans son ventre meurt et le lendemain elle est enceinte. Lorsque le ventre est douloureux il y a quelque chose de mauvais, aussi vous faites ce feu au cours de la période de menstruation, cette chose là meurt et s'en va avec les règles et le lendemain la femme conçoit.

— Comment s'appelle ce fétiche ?

— C'est Niuansi.

— Avez-vous d'autres fétiches ?

— Non, seulement Busui et Niuansi. Si une personne est stérile et si elle le reste après mon intervention il faut alors abandonner, car elle ne peut concevoir ».

(1) Noms de plantes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSSON (E.), 1953. — Contribution à l'ethnographie des Kuta. I. *Studia Ethnographica Uppsaliensa*, VI. Uppsala.
- DELCOURT (J.), 1966. — Au Congo Français. Mgr CARRIE, 1842-1904. Ronéo, 2 t., 459 p.
- JACQUOT (A.), 1966. — Essai de systématisation de la graphie pratique des ethnonymes du Congo. ORSTOM, Brazzaville/*multigr.*, 21 p.
- LAMAN (K.E.), 1936. — Dictionnaire Kikongo-Français. 1 vol., 1483 p., Bruxelles, Faki et Fils.
- LAMAN (K.E.). — The Congo. Uppsala 1953, 1957 et 1962. 3 vol., 155, 164 et 258 p., 34, 39 et 43 fig., 1 pl. h.t.
- PEPPER (H.), 1954. — Essai de définition d'une grammaire musicale noire d'après des notations empruntées à un inventaire babembe. In *Probl. d'Afr. Centrale*, Bruxelles, n° 26, pp. 289-298, 8 pl., 1 c.
- PEPPER (H.), 1950. — Musique Centre-Africaine, Afrique Equatoriale Française, Paris, *Encyclop. colon. et marit.*, pp. 553-572, 16 pl., 3 fig.
- SODERBERG (B.), 1952. — Musical instruments used by the babembe. *Ethnos*, Stockholm, 1-4, pp. 51-63.
- SODERBERG (B.), 1956. — Les instruments de musique au Bas-Congo et dans les régions avoisinantes. Stockholm, *Statens Ethnographica Museum*, 1 vol., 285 p., 25 fig., 26 pl., 155 photos.
- SODERBERG (B.), 1966. — Antelope horn whistles with sculptures from the lower Congo. *Ethnos* 31, 1-4, pp. 5-33, illustr.
- SORET (M.), 1959. — Les Kongo Nord-occidentaux. Paris, PUF.
- VAN WING (J.), 1959. — Etudes Bakongo. Sociologie, religion et magie. Desclée de Bronwer, (2^e éd.), 512 p.

ANNEXE

Liste des villages où nous avons enquêté et de nos informateurs (les principaux ont leurs noms soulignés) :

Villages	Informateurs
Kintouari	<u>MBOUNGOU Nzombo Samuel</u>
Makala	<u>MAYEMBOU Guillaume</u> , ngabula de Makala
Nkila	<u>MBOULOU Kimbouala</u>
Manguembo	<u>MBOUNGOU Ntsoko</u> , féticheur gynécologue
Louboto	<u>NZOBO Jean</u>
Mbounou	<u>BISSILA Antoine</u>
	<u>MAKITA Pierre</u>
Mbello	<u>KAYA LOUBAKI</u>
	<u>KIDZIMOU NGONDO</u>
	<u>MBAI MAPALA</u> , ngabula de Mbello
Bandzangui	<u>NGOMA MANKELE</u>
	<u>MOUKOULOU Alphonse</u>
	<u>MABOUNDA Antoine</u>
	<u>MAMBOUANA Faustin</u>
Nguiri	<u>NDOMBO MWANZA</u> , Chef de canton supérieur
	<u>MABELE KOKOLO</u> , Chef de terre
Kiélé	<u>NZONSI Michel</u> , ngabula de Kiélé



PHOTO 1. — Mbai-Mapala, ngabula de Mbello.

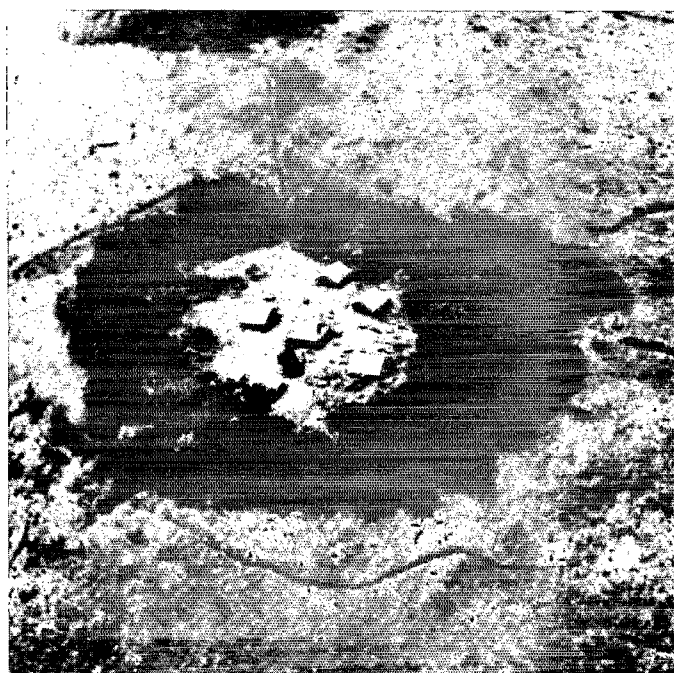


PHOTO 2. — Hameau de Kiélé — Plan circulaire avec création d'un bouquet artificiel de cassia. Nombreux sentiers conduisant aux points d'eau et aux champs.

(Clichés J.P. EMPHOUX).

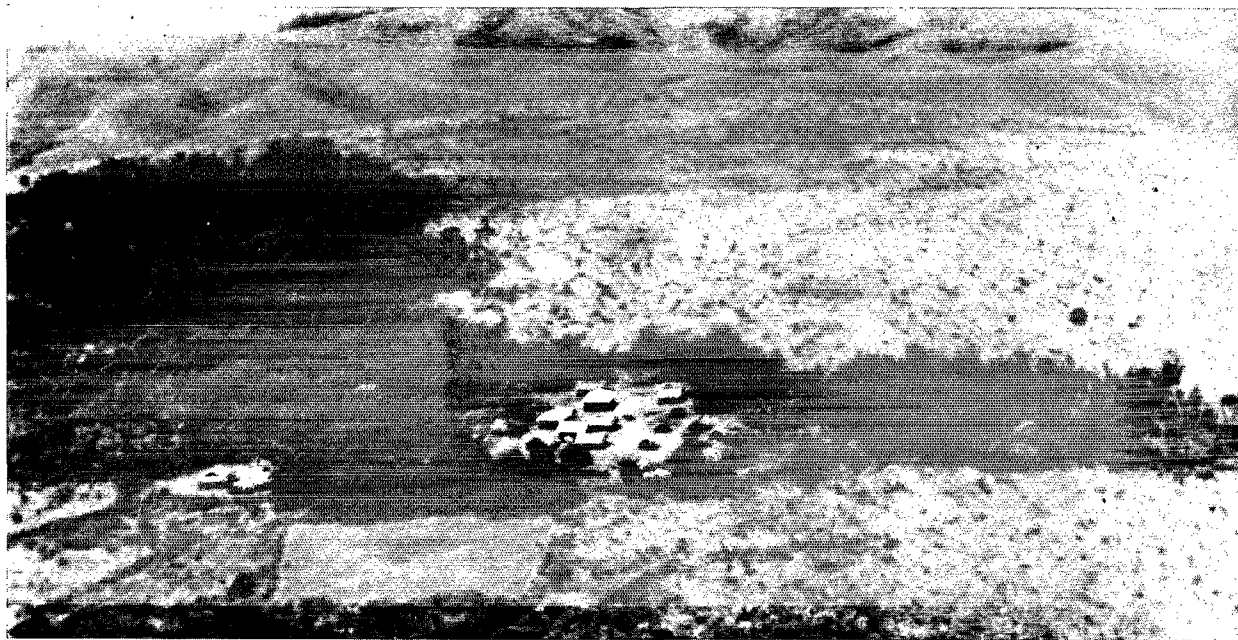


PHOTO 3. — Autre aspect de Kiélé. Le village est construit sur un petit plateau autrefois désert. Ses déplacements successifs ont provoqué la formation d'une vaste forêt où dominent les palmiers.

(Clichés J.P. EMPHOUX).

PLANCHE II



PHOTO 4. — Les « Mayila » buttes écobuées évoquées dans le récit de la page 58. Noter leur disposition sur le versant.

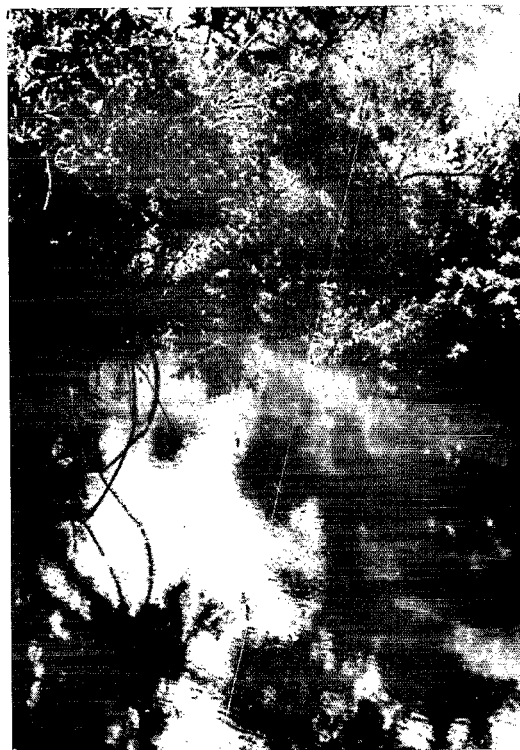


PHOTO 5. — La louloula, rivière marécageuse, au cours très lent, dont les eaux noires se perdent sous les arbres. Le site de Ntango na Ngondo sur la louati possède ce même cachet mystérieux.